La Politisation du Féminisme Littéraire et de la Différence Sexuelle chez Woolf et Cixous

Samantha Bonadio

Conseillère | Professeure Maya Sidhu

Printemps 2023

Table des Matières

Résumé 2

Introduction 2

« Une Chambre à Soi » et la Première Vague 5

« Le Rire de la Méduse » et la Deuxième Vague 10

L'influence de *Le Deuxième Sexe*, Mai '68, et le MLF 12

L'Écriture comme Épanouissement 15

L'Expression de Soi comme Besoin Humain 16

Libérer le Corps avec L'Écriture 18

Les Réactions à la Supériorité Masculine 28

Contredire la Supériorité Masculine dans la Première Vague 29

Les Réfutations de la Deuxième Vague 32

Les Résultats Désirés 43

La Richesse et le Capitalisme 44

Écriture Féminine comme Révolution 49

Une Phrase avec une Place pour Moi 51

Conclusion 58

Ce Féminisme Aujourd'hui 61

Résumé

Près de cinquante ans séparent la publication de la rédaction de 1929, « A Room of One's Own » (Une Chambre à Soi) par Virginia Woolf de la rédaction de 1975, « Rire de la Méduse » par Hélène Cixous. Les deux, même si elles viennent des différents contextes historiques et tirent leurs idées des vagues séparées du mouvement féministe, partagent le même argument essentiel ; elles implorent les femmes d'écrire. Dans cette mémoire, je vais révéler les moyens dans lesquels le féminisme de « Le Rire de la Méduse » et « A Room of One's Own » est en conversation avec le féminisme engagé politiquement même si plusieurs le considèrent comme n'ayant pas d'usage pratique aux buts politiques du mouvement à cause de leurs intérêts littéraires et théoriques. À la place, je vais constater qu'ils ajoutent à et étendent cette conversation pour inclure la considération de l'écriture comme outil féministe puissant pour la révolution. En outre, je vais démontrer comment chaque texte utilise la différence sexuelle pour critiquer les préjugés patriarcaux qui sont inhérents au langage et comment elles utilisent leurs intérêts littéraires pour exiger l'inclusion explicite et intentionnelle des femmes dans l'écriture et dans la société en général— ce qui a, comme je vais montrer, préparé le terrain pour le mouvement politique contemporain féministe, l'écriture inclusive, qui se tourne de manière similaire vers la langue comme espace pour la révolution politique.

Introduction

Bien qu'un demi-siècle, une nouvelle vague du mouvement féministe, et de différents contextes culturels et linguistiques séparent ces textes féministes fondamentales, « A Room of One's Own »[1] (1929) par Virginia Woolf et « Le Rire de la Méduse » (1975) par Hélène Cixous[2] partagent le même argument essentiel ; ils implorent les femmes d'écrire. Pour elles, l'entrée des

femmes dans l'écriture présente une possibilité unique dans la mesure où elle vient symboliser une libération créative et intellectuelle des contraintes du patriarcat. Cette entrée facilitera également des choses qui peuvent être parfois inaccessibles par d'autres objectifs féministes : la chance à amasser la richesse personnelle par la créativité de soi ; la possibilité de joindre la conversation globale dans une variété vaste de domaines intellectuelles ; et les moyens d'arriver à l'épanouissement personnel pour les femmes. Et même si ces deux textes soutiennent le même appel à l'action, leurs positions distinctes dans les vagues du mouvement féministe et dans les sphères sociolinguistiques de la francophonie et l'anglophonie causent ces textes à diverger idéologiquement dans des façons qui seront explorées dans cette mémoire. Cependant, à la lumière de ces différences, ces textes se démarquent ensemble comme des moments distincts dans le mouvement féministe dans lesquels l'écriture et l'usage de la langue sont centralisés comme des actes puissants pour l'émancipation des femmes. En effet, la centralisation sur l'écriture et la langue, par opposition aux problèmes plus pressants et matériels des femmes que les féministes combattaient pendant ces époques, a mené ces textes à être critiqués pour être déconnectés et apolitiques. Toril Moi[3] a critiqué Cixous pour s'intéresser trop à la poétique au lieu de la politique[4], et ce sentiment est resonné dans les textes de Abigail Bray[5] et Lynn Penrod[6], qui relatent les impressions de plusieurs féministes qui considèrent Woolf et Cixous comme « distantes » aux réalités difficiles de la vie quotidienne pour les femmes opprimées socialement et financièrement[7]. Le texte de Cixous en particulier a été critiqué pour être trop théorique à cause de son engagement féministe avec les théories freudiennes misogynes. Par exemple, Barbara Caine[8], spécialiste du féminisme anglais, a constaté que Woolf a l'air de se concentrer plus sur la question du rôle des femmes dans les productions littéraires que sur la réforme législative ou sociale immédiate[9]. Abigail Bray ajoute que plusieurs considèrent son écriture trop « délicate » pour être engagé

politiquement[10]. Quant aux écrivaines elles-mêmes, chacune révèle une résistance à passer à l'action ouvertement politique. Dans une entrevue, Cixous admet qu'avec la hausse en 1968 du mouvement féministe en France, elle ne se sentait pas à sa place parmi ce qu'elle considérait un discours « dur, violent, agressif, » en favorisant à la place ses propres intérêts pour les textes et à la différence sexuelle dans la littérature[11]. Ellen Rosenman[12], spécialiste de Woolf, a analysé une de ses lettres où elle décrit sa participation dans le mouvement féministe vers 1910, en trouvent qu'il y avait « un fort sentiment d'injustice accompagné d'un manque d'expérience—et peut-être d'un certain malaise—en matière d'action politique directe » (Rosenman, 8)[13].

À cause de ces intérêts plutôt littéraires, ces écrivaines se démarquent de la pensée féministe courante de leurs époques, mais il y a une autre raison pour laquelle elles ont reçu de la critique : leur soutien à la différence sexuelle. Kelly Oliver[14] note que Cixous a refusé de s'appeler féministe parce que le féminisme populaire a exigé l'égalité féminine au moyen de la répression de la différence sexuelle, une idée que Cixous a opposé avec passion[15]. Woolf aussi, comme écrit Rosenman, était une féministe « sociale ou culturelle » plutôt que « politique » précisément parce que ce dernier terme se concerne avec quelqu'un qui se bat pour l'émancipation des femmes sur la base de leur identité aux hommes, tandis que Woolf a soutenu la différence entre les hommes et les femmes[16]. Le but des mouvements féministes plus courants et engagés était de réprimer la différence sexuelle afin de promouvoir l'égalité entre les sexes dans les domaines de travail, dans l'accès aux droits humains, et dans la sphère sociale, et donc à part leurs intérêts plus théoriques et littéraires, le féminisme de ces écrivaines étaient considéré apolitique aussi parce qu'il ne s'intéressait pas à minimiser les différences de sexes pour minimiser les inégalités sexuelles, et cela a posé des questions sur la capacité politique de leurs arguments.

Cependant, ces textes présentent un paradoxe parce que, bien qu'ils s'engagent entièrement dans la théorie et la littérature, ils commencent un dialogue unique dans lequel l'écriture et l'usage de la langue deviennent un espace actif pour la révolution. Les deux textes font un appel à l'action directement au public des femmes à écrire comme acte de résistance à l'oppression patriarcale et intellectuelle de leurs époques. Ces textes étaient en fait engagés politiquement, même alors que leurs idéologies sont devenues de plus en plus théoriques. Dans cette mémoire, je vais montrer comment chaque texte politise l'écriture comme objectif féministe important de manière double : premièrement, l'écriture comme besoin crucial pour l'épanouissement personnel des femmes, et deuxièmement, l'écriture comme un espace négligé jusqu'ici pour la révolution féministe. Dans cette mémoire, je vais révéler les moyens dans lesquels le féminisme de « Le Rire de la Méduse » et « A Room of One's Own » est en conversation avec le féminisme engagé politiquement même si plusieurs chercheurs[17] le considèrent comme n'ayant pas d'usage pratique aux buts politiques du mouvement à cause de leurs intérêts littéraires et théoriques. Au contraire, je vais constater que Woolf et Cixous insistent que l'écriture soit un outil féministe puissant pour la transformation des rôles des femmes, ce qui les met en conversation avec les féminismes plus pragmatiques de leurs époques. En outre, je vais démontrer comment chaque texte utilise la différence sexuelle pour critiquer les préjugés patriarcaux qui sont inhérents au langage. Finalement, je vais montrer comment Woolf et Cixous utilisent leurs intérêts littéraires pour exiger l'inclusion explicite et intentionnelle des femmes dans l'écriture et dans la société en général.

« Une Chambre à Soi » et la Première Vague

« Une Chambre à Soi » a été publié en 1929 après que Woolf a été invitée à l'Université de Cambridge pour présenter sur le sujet « des femmes et de la fiction » (Bradshaw et al., xii)[18].

Là, elle s'est chargée d'expliquer pourquoi les femmes ont été empêchées d'émerger dans le monde littéraire pour si longtemps et pourquoi aucune d'elles n'aient pas réussi aux mêmes succès des hommes. Dans son texte, Woolf parle de la perspective d'une femme fictive qui se promène à ce qu'elle appelle 'Oxbridge' et puis à la Bibliothèque Britannique. Quand cette narratrice parle du sujet des femmes et de la fiction, des barrières sociales imposées à elles dans cette domaine, l'arrière-plan de ces lieux qui continuent à l'exclure sert à souligner de manière matérielle les moyens dans lesquels les femmes sont exclues du monde universitaire, de l'écriture, et de tout travail intellectuel. Par exemple, elle est priée de partir par un gardien quand elle se promène à Oxbridge en songeant pourquoi les femmes n'obtiennent pas aussi de bourses. À la bibliothèque, elle trouve que, de tous les manuels scolaires sur l'histoire humaine, il y a très peu sur les femmes et rien qui est écrit par une femme. À cause de cela, elle se met à reconstruire la vie fictive de la sœur de Shakespeare pour montrer comment une femme douée pour la création intellectuelle serait en difficulté si elle se trouvait dans un monde tellement inopportun à l'intellect des femmes. Woolf termine son texte avec un appel aux femmes à écrire pour réapproprier ce qui était pris d'elles et pour amasser la richesse personnelle de leurs propres intellects.

Dans le but de discuter de ce texte à côté de celui de Cixous, on en parlera en considérant la position unique de Woolf dans la première vague du mouvement féministe ici et durant la mémoire. Woolf écrivait pendant la première vague du mouvement féministe de l'Angleterre. C'était une époque où les femmes étaient menacées par l'absence d'accès aux droits fondamentaux et donc les luttes féministes se concentraient largement sur de gros changements dans la politique, la loi, et les normes sociales. Les féministes de l'ère que Woolf est entrée se battait pour leur inclusion dans les choix qui se concernaient avec leurs vies, avec leur liberté, et avec leurs corps : elles « ont attaqué le mariage conventionnel, » ont appelé pour « la contraception, [...] la maternité

volontaire [...] une norme morale égale [...] ainsi que la nécessité d'une réforme du droit du divorce » (Caine 142)[19]. Ces femmes étaient conscientes de la multitude de moyens dans lesquels elles étaient impuissantes sous le pouvoir d'une société dominée par les hommes, et elles combattaient pour obtenir plus de pouvoir sur leurs positions à l'intérieur de cette société-là. Surtout, elles cherchaient plus de puissance sur les inégalités familiales que les femmes devaient uniquement affronter, comme les contraintes de la maternité et du mariage. Non seulement cela a étouffé la capacité des femmes de mener des vies hors de la maison, mais encore ce manque de pouvoir (surtout dans les limites du mariage) menait à l'exploitation et à la violence contre les femmes dont elles étaient souvent impuissantes à arrêter. Dans les années de 1880 à 1900, par exemple, les luttes fondamentales du mouvement féministe à l'Angleterre se battaient contre l'exploitation dans « le travail rémunéré et non rémunéré, la violence domestique et l'exploitation sexuelle » (Caine, 148)[20]. Il s'agissait des problèmes réels et vécus par de nombreuses femmes, et les résultats qu'elles cherchaient étaient en général pour des changements pratiques et matériels dans leurs vies. À noter ici est que la concentration sur la sexualité pendant cette époque n'était pas sur la libération, l'expression sexuelle, ou le plaisir sexuel comme nous verrons dans la deuxième vague, qui a évolué à côté de la révolution sexuelle, mais à la place, sur la capacité d'échapper aux abus sexuels et sur l'exercice du contrôle de leurs vies sexuelles. Au début du vingtième siècle, ces féministes ont stressé l'importance d'obtenir le droit de vote pour les femmes pour réaliser ces gros changements, mais elles ont aussi considéré les changements nécessaires sociaux, en plus de changements juridiques, pour améliorer la qualité de vie des femmes. Les féministes ont prôné « la mise à disposition de services de garde d'enfants adéquats et la remise en question de l'hypothèse selon laquelle les responsabilités en matière de garde d'enfants incombent automatiquement à la mère » (Caine 152-3)[21]. C'était une lutte qui reflète le désir de donner aux

femmes des moyens de vivre une vie multidimensionnelle sans les contraintes traditionnelles de maternité. Mais c'était aussi, et peut-être plutôt, une preuve de l'importance croissante dans ce mouvement du pouvoir économique des femmes. « L'indépendance économique de la femme mariée est [...] indispensable pour que les femmes puissent développer pleinement leur humanité » (Caine, 153)[22]. En fait, les spécialistes de Woolf lient souvent ce manque de pouvoir économique à cette époque à ses œuvres : « Jusqu'en 1870—seulement 12 ans avant la naissance de Woolf—une femme mariée n'avait pas le droit de conserver son propre salaire ou les biens dont elle avait hérité ; tous ses biens matériels appartenaient à son mari » (Rosenman, 30)[23].

Voici l'état du mouvement féministe dans lequel Woolf se trouve quand elle écrivait « Une Chambre à Soi ». Il y a plusieurs lieux dans le texte où ses idées sur l'écriture sont en conversation avec les arguments courants pendant cette époque. Par exemple, en pensant « des femmes et de la fiction, » surtout de l'absence des chefs d'œuvres littéraires écrits par les femmes, Woolf met son emphase sur les moyens matériels nécessaires pour la création intellectuelle et non pas sur la capacité intellectuelle que le public de son époque pensait manquante chez les femmes. Elle lie la disparité genrée dans le succès littéraire à celle de la puissance économique : « Pourquoi un sexe est-il si prospère et l'autre si pauvre ? Quel est l'effet de la pauvreté sur le roman ? Quelles sont les conditions nécessaires à la création des œuvres d'art ? » (Woolf, Malraux, 25)[24]. Cet intérêt pour le statut économique inégale des femmes peut être contextualisé par l'activisme susmentionné de son époque concernant le besoin des femmes d'obtenir l'indépendance économique. Ces parallèles continuent avec les autres raisons que Woolf donne pour l'absence d'écrivaines notables. À l'addition du manque de moyens matériels, Woolf touche sur d'autres inégalités sociales fortement traitées dans le mouvement, comme la division inégale du ménage et de l'élevage des enfants. Woolf écrit, « Édifier une fortune et mettre au monde treize enfants, voilà ce qui est au-

dessus des forces humaines » (Woolf, Malraux, 22)[25]. Comme il était attendu dans son époque, elle se tourne aussi vers les pratiques légales qui ont facilité les inégalités économiques : « primo, il leur était impossible de gagner de l'argent, et que, secundo, si cela leur avait été possible, la loi leur ôtait le droit de posséder ce qu'elles gagnaient » (Woolf, Malraux, 23)[26]. L'argument central de son texte arrive quand elle parle de pourquoi il n'y avait jamais autant d'écrivaines dans le monde littéraire, et de ce dont on a besoin pour en voir plus : « il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction » (Woolf, Malraux, 5)[27]. Cette concentration sur les moyens matériels ne se trouve pas seulement dans ses raisons pour lesquelles les femmes n'ont pas pu trouver de succès littéraire, mais aussi dans ce qu'elle espère voir être accompli quand les femmes commencent à écrire : elle veut que les femmes écrivent pour gagner de l'argent, qui les aidera à se libérer économiquement. En parlant de sa propre richesse, elle constate que, à l'aide de cela, « Je n'ai plus besoin de flatter qui que ce soit personne ne peut plus rien me donner » (Woolf, Malraux, 36)[28].

Cependant, même si les intérêts littéraires de Woolf sont en conversation avec les luttes féministes de son époque, son argument étend la discussion pour considérer d'autres objectifs féministes, surtout ceux qui apparaissent pendant la deuxième vague. En s'éloignant des intérêts matériels de son époque, Woolf parle aussi de l'écriture en termes de sa capacité de permettre aux femmes l'épanouissement personnel. Comme nous lirons en détail plus tard, elle décrit une sœur fictive de Shakespeare, une femme qui aurait tant de brillance que lui, mais beaucoup moins de chance d'utiliser ses compétences. Sans opportunité d'écrire, cette femme, selon Woolf, se tuerait de tristesse (Woolf, 35-6). L'épanouissement personnel est un besoin beaucoup plus léger que les autres que Woolf et les féministes de son époque mentionnent plus souvent (comme les droits de vote, de divorce, l'accès à la contraception, etc.), et même si la qualité de vie des femmes était un

problème traité pendant cette vague du mouvement, la concentration sur cela de Woolf est beaucoup moins pragmatique que celle de ses contemporains. Au lieu des changements législatifs, Woolf se tourne vers l'écriture comme outil pour assurer l'épanouissement pour les femmes. Comme nous discuterons plus tard, l'idée de promouvoir non pas le changement social ou politique, mais simplement l'écriture des femmes comme argument féministe reflète un passage aux idées abstraites et théoriques qui est à la fois une aberration du féminisme pragmatique et une anticipation du texte de Cixous. Cela a également valu à Woolf des critiques qui ont fait remarquer que son féminisme n'avait pas d'application pratique.

« Le Rire de la Méduse » et la Deuxième Vague

Dans son texte, « Le Rire de la Méduse », Hélène Cixous exige aux femmes d'écrire pour ne pas rester coincées par une langue qui ne les permet pas de s'exprimer sans évidence du patriarcat. Elle propose un nouveau style, l'écriture féminine, que les femmes peuvent utiliser pour se libérer des effets linguistiques et corporels du patriarcat et pour créer un nouveau discours dans lequel les femmes seraient centrées comme sujet. Cixous crée une connexion forte entre le corps et l'écriture. Cixous montre que la société est peu accueillante à la puissance corporelle et intellectuelle des femmes, la société leur enseigne par conséquent de se haïr— de se douter de leurs capacités intellectuelles et de la puissance de leurs propres corps, ce qui réduit les femmes au silence. En prenant le stylo avec l'écriture féminine, qui transcende les codes oppressifs du patriarcat qui utilisent la rhétorique comme moyen d'exclure les femmes dans les domaines intellectuels, les femmes peuvent réapproprier la puissance de leurs corps et de leur expression. Cixous argumente que cette libération viendra de l'écriture qui parle de l'expérience vécue des femmes, ce qui corrigera les désinformations négatives qui encerclent leur perception sociale.

Ce texte est publié en 1975, qui signifie que Cixous l'écrivait vers la fin de la deuxième vague du mouvement féministe en France. Quoiqu'il y ait de la discussion justifiable envers la légitimité d'utiliser la structure de « vagues » pour simplifier le mouvement et ses développements, il y a encore des changements visibles de la pensée féministe entre les ères où Cixous et Woolf écrivaient. Et sûrement, il existe des distinctions entre les mouvements féministes de l'Angleterre et de la France, surtout avec l'émergence du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) en 1970, un développement en France qu'on discutera ci-dessous. Tous ces contextes de la deuxième vague apparaissent comme des influences fortes du texte de Cixous, et comme des raisons pour lesquelles son argument se diffère parfois de celui de Woolf. Juste avant le début de la deuxième vague en France, il existait une continuation des luttes présentées pendant la première vague du mouvement à l'Angleterre : les féministes françaises pendant les années 1950 et 1960 se concentraient encore sur l'accès à la contraception, la maternité volontaire (y compris, cette fois, l'avortement), les droits de divorce, et l'émancipation sexuelle contre l'abus et l'exploitation (Bard, 180-190)[29]. Comme réaction à la popularité croissante dans les discussions féministes de conseiller les femmes à quitter la maison et à chercher des travails et des passe-temps en dehors de la vie de famille, dans les années 1950, les antiféministes en France et à l'Angleterre ont exigé aux femmes de rester à la maison pour donner de l'attention constante aux enfants. L'argument, qui s'appelle le « familialisme », venait d'une perspective biologique essentialiste qui voyait les femmes comme destinées à la maternité et en fait y obligées comme citoyennes ; il se disait que pour les enfants qui étaient élevés avec des « soins maternels inadéquats, » les conséquences seraient désespérées pour « les enfants et la société en général » (Caine, 241)[30]. Et partant la deuxième vague a commencé à un moment où la lutte de maintenir les femmes dans une position de dépendance économique et d'influence sociale limitée bénéficiait d'un intérêt renouvelé. Mais

deux événements majeurs ont déterminé la direction du mouvement féministe en France et ont influencé le travail de Cixous : Mai 68, et la publication en 1949 de *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir[31]. Les deux ont préparé le terrain pour le développement des intérêts féministes de la deuxième vague dont il s'agit dans le texte de Cixous, comme les contradictions aux arguments biologiques qui limitaient les femmes, le soutien à la sexualité féminine, l'esprit révolutionnaire adopté par les féministes de cette ère, et l'intérêt pour l'analyse féministe des théories de Freud.

L'influence de *Le Deuxième Sexe*, Mai '68, et le MLF

Le Deuxième Sexe par Simone de Beauvoir était la voix la plus forte contre le soutien aux normes genrées imposées aux femmes françaises de l'époque comme « le familialisme ». C'était « l'attaque la plus marquante, [...] dans cette formule célèbre, [Beauvoir] signalait que la biologie n'est pas un destin et que c'est la socialisation qui forme notre identité sexuelle (genre), au moyen de l'éducation, le travail, la culture, la famille » (Bard, 8). Ce livre, appelé « la bombe de 1949, » a avancé l'idée révolutionnaire que dans la société, les hommes sont considérés comme le standard, et que les expériences des femmes sont regardées par leur relation aux hommes (Bard, 163). Dans les mots de Beauvoir, « Ainsi, l'humanité est masculine, et l'homme définit la femme non pas comme elle-même, mais comme relative à lui » (Beauvoir, 84). Cette idée articule la notion du patriarcat ; que la société dans laquelle on vit était créée pour que seulement les hommes en profitent et y sont estimés, un thème que nous verrons être exploré chez Cixous avec ses notions de « phallogocentrisme ». Comme nous verrons, plusieurs des théories auxquelles Cixous répond dans son texte étaient influencées par *Le Deuxième Sexe* : la théorie misogyne de Freud concernant le penisneid ; le tabou et la honte vers la sexualité féminine ; et la « insignifiance historique » des femmes que les deux écrivaines argumentent vient de l'oppression, pas d'infériorité biologique.

En fait, « Le Rire de la Méduse » était publié originalement dans un numéro de la revue *L'Arc* consacré à Simone de Beauvoir.

Le Deuxième Sexe a invité les féministes à penser des facteurs sociaux qui les oppriment. Cela ferait la base pour les féministes de questionner les pressions sociales utilisées contre elles pour vivre un certain type de vie ou de se conduire d'une certaine manière comme des outils d'un patriarcat qui ne les a jamais servies. Et pour Cixous, qui se concerne avec la place (perdue) des femmes dans la sphère intellectuelle et littéraire, ce livre affirme que c'est une société mal formée pour le succès des femmes, pas leur incapacité, qui décide leur réussite : « ce n'est pas l'infériorité des femmes qui a déterminé leur insignifiance historique : c'est leur insignifiance historique qui les a vouées à l'infériorité » (Beauvoir, 226). Le plus important pour Cixous, cet argument a constitué la base d'une critique à grande échelle des facteurs sociaux qui limitent les femmes intellectuellement et causent ainsi leur insignifiance politique et sociale. L'argument principal de Cixous, et ce qui ouvre son texte, est un appel aux femmes à s'écrire : « il faut que la femme s'écrive » (Cixous, 37). Qu'est-ce que cela signifie pour une femme de 's'écrire'? Cixous parle de 'l'écriture féminine,' un nouveau type d'écriture qui existera en dehors des limites genrées de l'écriture 'standard,' ou 'normale,' autrement dit, l'écriture qui est marquée masculine. Ceci reflète une perspective anti-patriarcale de la société, d'un discours dominant et standard qui ne sert que les hommes. Comme on a discuté, Beauvoir affirme que les femmes ont toujours composé une classe secondaire dans la société, et donc n'étaient jamais capables d'achever un succès—intellectuel ou autrement. La référence à une écriture 'féminine' pose des questions sur la perspective essentialiste impliquée dans la recommandation d'une manière d'expression de soi considérée 'féminine,' mais également, elle pose des questions sur le besoin de soutenir cette

écriture en opposition avec ce qui est apparemment une écriture ‘standard’ qui n’inclut pas les femmes, et sur la signifiance qu’elle donne à la langue comme espace dans le besoin de révolution.

Le Deuxième Sexe est devenu ressource pour les mouvements féministes dans les années de révolution qui suivront ; « le livre, dénonçant radicalement la domination masculine, dérange. Son insistance sur la sexualité gêne tout autant. Il annonce pourtant les luttes à venir » (Bard, 163). Quelques-unes de ces luttes apparaîtront près de vingt ans plus tard pendant et après 1968 qui influenceront aussi le texte de Cixous. Les événements de Mai 68 constituaient une période de changement social radical menée par des manifestations d’étudiants et des grèves générales. Quoi que le féminisme ne soit pas grand thème des révoltes, la période s’est caractérisée comme politique, culturelle, et anti-autoritaire, et il y a avait des étudiantes-là qui étaient introduites, pour la première fois, à « l’exaltation de la révolte, la conviction que l’on peut collectivement changer la société et sa propre vie » (Bard, 169-70). Comme évolution des valeurs d’anti-autoritariste et de libération du mouvement, ces femmes ont aussi commencé à percevoir « un rapport de domination avec les hommes » (Bard, 170). Ces jeunes femmes de Mai 68, la plupart âgées d’une vingtaine d’années, deviendraient partie du MLF, qui a vu son début deux ans plus tard. Ce mouvement, grand marqueur de la deuxième vague du féminisme en France, a commencé en fait avec l’appel des féministes de diriger l’attention sur les luttes oubliées des femmes, à la place de sur celles des hommes déjà bien en conversation. Les fondatrices du MLF ont dédié des fleurs à « la femme du soldat inconnu, » à l’Arc de Triomphe, en rappelant au monde que « il y plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme. »[32] La création du MLF a marqué un passage du mouvement féministe en France à un féminisme plus radical et révolutionnaire. Comme nous verrons avec Cixous, ce mouvement a introduit une collection de nouveaux thèmes à explorer dont la plupart a réfléchi aux grands changements socioculturels qui développaient en ce moment. « Ce mot ‘libération’ [de

M*L*F] est à souligner, car il marque une nouvelle étape dans l'histoire d'un féminisme qui s'est d'abord attaché à 'l'émancipation' puis plus modestement à la 'promotion' des femmes. » Il y avait une influence de la contre-culture des années 1968, des réactions du psychanalyse, et de la notion que « les femmes doivent s'approprier la parole sur elles-mêmes et sur le monde » (Bard, 171). Cette explosion de nouvelles idées et de nouvelles luttes sociales à combattre a mené à des parties majeures et distinctes dans ce mouvement : les féministes révolutionnaires (liées plutôt aux luttes de la révolution sexuelle) ; la lutte de classe (une intersection entre le féminisme et les luttes socialistes de la classe ouvrière) ; et les études féministes de la psychanalyse et la théorie (Bard, 172). C'est ce dernier dont Cixous fait partie, et ce n'est pas par hasard que la division au-dessus sépare le travail théorique comme dans le féminisme littéraire des féminismes plus engagés aux luttes révolutionnaires : la lutte contre les théories abstraites de Freud était considérée par d'autres féministes comme sujet réservé au monde universitaire et sans application pratique. De plus, le soutien à la différence sexuelle inhérent à l'écriture féminine allait à l'encontre avec la tendance plus courante des féministes à supprimer la différence pour assurer l'égalité sur la base de la similitude des femmes et hommes. Mais, comme nous verrons pendant cette mémoire, quoi que Cixous choisisse un terrain aussi abstrait que l'écriture comme la base de son argument, elle présente un appel à l'action tangible pour son public et ses idées sont souvent en conversation avec les luttes féministes majeures de son époque.

L'Écriture comme Épanouissement

Quoiqu'il soit vrai que les intérêts littéraires de ces écrivaines se liaient beaucoup moins aux considérations matérielles que les intérêts dominants du mouvement féministe, elles ont attiré l'attention sur l'écriture parce qu'elles ont vu le lien entre l'écriture et la vie— les moyens réels

dans lesquels la capacité de s'exprimer comme être-humain peut améliorer la qualité de vie. Comme nous verrons, ces écrivaines utilisent leurs perspectives plus théoriques pour étendre les considérations et objectifs du mouvement féministe, en allant au-delà des besoins les plus fondamentaux pour prendre en compte les besoins personnels et émotionnels. Dans cette partie, nous explorerons comment elles se tournent vers le besoin d'épanouissement personnel pour les femmes et comment elles soulignent l'écriture comme outil négligé pour répondre à ce manque, en utilisant la différence sexuelle dans l'écriture.

L'Expression de Soi comme Besoin Humain

Woolf était en avance sur son temps en considérant l'épanouissement et le bonheur des femmes comme objectif crucial. Prendre en considération la satisfaction des femmes comme but féministe était une focalisation qui n'aurait pas de popularité sérieuse jusqu'à 1963, avec la publication du livre, *Le Mystique Féminin* de Betty Friedan, qui est crédité comme pointe de départ de la deuxième vague du mouvement féministe aux États-Unis grâce à son intérêt particulier pour la satisfaction des femmes dans leurs rôles socioéconomiques limités comme ménagères et mères. Dans les années 1960 en Europe, aussi, cette question du bien-être émotionnel des femmes a obtenu de l'importance dans le mouvement : « La question de la solitude et de l'isolement des femmes a été particulièrement abordée » (Caine, 251)[33]. Mais les soucis communs de l'époque de Woolf étaient beaucoup plus matérialistes, en se concernant avec les contextes sociopolitiques des femmes qui les ont empêchées de vivre des vies en bonne santé et avec un statut égalitaire aux hommes. Il y a plusieurs moments dans son texte où elle considère de tels facteurs, mais ce ne sont jamais des considérations importantes pour Woolf. À la place, elle se tourne vers ce qu'elle identifie comme besoin universel de l'être humain pour achever l'épanouissement : d'avoir la

capacité de s'exprimer. Woolf fait l'argument que cette capacité est un facteur fondamental pour le bonheur des femmes créatives, et que le manque de cette capacité aura des conséquences graves. Par exemple, elle parle de la tourmente d'une femme qui est douée intellectuellement mais opprimée :

> « Cette femme donc, née au XVIe siècle et douée pour la poésie, était une femme malheureuse, une femme en lutte contre elle-même. Les conditions de sa vie, ses propres instincts étaient contraires à l'état d'esprit qui permet de libérer les créations du cerveau et de leur donner vie » (Woolf, Malraux, 48[34]).

Considérons comment Woolf se tourne vers 'les conditions de la vie' des femmes qui limitent les possibilités intellectuelles pour elles. Ici, elle crée une critique de niveau sociétal des facteurs qui empêchent les femmes de réussir dans le monde littéraire et, plus largement, qui rendent impossibles les rêves des femmes douées. L'idée qu'une femme,[35] incapable de trouver une valeur sociale dans ses dons intellectuels, serait 'en lutte contre elle-même' démontre l'argument de Woolf que ces limitations sociales dégradent la santé mentale et l'épanouissement des femmes, dont on parlera en plus de détails plus tard. Une investigation de cette 'lutte' interne confrontée par les femmes révèle un côté plus sinistre de ce problème. Woolf décrit que les 'instincts' de cette femme hypothétique seraient contraires à l'état d'esprit nécessaire pour la création intellectuelle. Elle suggère que la mentalité des femmes est modifiée d'une manière qui les limite de l'intérieur ; les conditions oppressives de la société ont transformé la femme afin que ce soit elle qui se limite. Cela insinue que les intellects des femmes sont obstrués par leur conditionnement social. Et partant les femmes sont impliquées involontairement dans leur mise en silence, ce qui les empêche d'achever l'épanouissement dans leurs vies et l'importance sociale dans leur société. Pour illustrer son argument que ces limitations affectent la santé mentale des femmes, Woolf écrit ce qui est

maintenant la partie la plus connue de son texte : l'anecdote de la sœur de Shakespeare, une femme fictive qui possède autant de génie que son frère, mais qui doit faire face à tellement d'obstacles dans sa carrière comme dramaturge, à cause de son statut comme femme, que sa vie devient intolérable. Woolf écrit, « qui peut évaluer l'ardeur et la violence d'un cœur de poète quand ce cœur habite le corps d'une femme ? [elle] se tua par une nuit d'hiver » (Woolf, Malraux, 46)[36]. Et donc pour Woolf, être freinée d'écrire a des conséquences matérielles pour la vie des femmes. Elle souligne l'importance universelle de l'être-humain d'être inclus et valorisé dans la société, comment les femmes ont besoin d'être capables d'utiliser leurs dons intellectuels pour achever la même acceptation et réussite que les hommes. Et comment, sans cette inclusion, elles questionneront leur place dans la société. Cette idée montre aussi les limitations sociales inhérentes au corps féminin. C'est un moment où Woolf laisse de côté la différence sexuelle dans l'esprit des femmes pour montrer comment un 'cœur de poète' de n'importe quel genre serait étouffé par les conditions d'être placé dans un 'corps d'une femme.' Quand l'esprit n'a pas de place dans la société, Woolf argumente que le corps entier n'en aura pas non plus. Plus significativement, elle crée une connexion entre le corps matériel et la capacité intellectuelle, une connexion qui sera d'importance dans l'argument de Cixous.

Libérer le Corps avec L'Écriture

Comme Woolf, Cixous cite aussi l'écriture comme besoin émotionnel et intellectuel pour les femmes d'arriver à l'épanouissement, mais elle ajoute de la complexité à son argument grâce aux contextes de sa position dans la deuxième vague que nous explorerons pendant cette partie. Comme nous verrons, l'argument de Cixous devient plus théorique que celui de Woolf, mais nous soulignerons comment, même avec son utilisation croissante des idées abstraites pour soutenir son

argument, ses idées sont de plus en plus engagées, avec des considérations aux conséquences matérielles pour les femmes qui sont limitées intellectuellement par le patriarcat.

En premier lieu, Cixous décrit les sentiments d'une femme hypothétique qui veut écrire mais ne se permet pas de le faire :

> « Moi aussi je déborde [...] moi aussi je me suis tant de fois sentie pleine à exploser de torrents lumineux [...] J'ai eu honte. J'ai eu peur et j'ai bouffé ma honte et ma peur. Je me disais: tu es folle! [...] qui ne s'est pas, surprise et horrifiée par le remue-ménage fantastique de ses pulsions [...], accusée d'être monstrueuse? » (Cixous, 38-9).

Cixous utilise l'urgence et l'émotion encapsulée dans cette citation pour évoquer le désespoir d'une femme limitée par une société qui ne l'invite pas à prendre la parole. Ceci reflète les conséquences qu'on a vues chez la sœur fictive de Shakespeare qui aussi ne pouvait pas écrire. Comme elle et sa bataille finalement perdue avec la maladie mentale, ces écrivaines parlent de la folie ('tu es folle'), et les deux décrivent des sentiments extrêmes à cause de ces limitations ; Cixous décrit des 'torrents lumineux' d'une femme réduite au silence et Woolf, 'l'ardeur et la violence d'un cœur de poète [dans] le corps d'une femme.' L'idée de s'accuser d'être monstrueuse à cause de cette 'folie' va en parallèle avec l'hypothèse de Woolf que cette femme douée intellectuellement mettrait fin à ses jours et serait 'en lutte contre elle-même.' Les similarités continuent ; là où Cixous constate que les femmes n'écrivent pas parce qu'elles ont 'honte' et 'peur,' Woolf parle de l'incapacité des femmes de trouver 'l'état d'esprit' nécessaire pour la création intellectuelle. De cette façon, les deux écrivaines impliquent les conditions sociales qui sont peu accueillantes au travail intellectuel des femmes comme des raisons pour lesquelles elles se questionnent de leurs capacités et se limitent. Et donc comme Woolf, Cixous postule l'écriture comme élément nécessaire au bien-être mental et émotionnel des femmes, une indication de

comment chaque écrivaine se tournait vers les focalisations plus littéraires et peut-être moins matérielles pour l'avancement des femmes. Cependant, même si elles utilisaient de tels sujets, leurs idées sont basées sur les besoins émotionnels et intellectuels réels des femmes, des objectifs que les féministes plus courantes de chaque époque cherchaient à obtenir pour les femmes, mais dans d'autres façons, comme la joie, la paix intérieure, et l'épanouissement.

Néanmoins, Cixous, influencée par sa position dans la deuxième vague, étend ce problème de l'épanouissement à un autre niveau. Remarquez dans l'extrait au-dessus les connotations potentiellement sexuelles dans le vocabulaire : 'je déborde,' 'pleine à exploser de torrents lumineux,' 'le remue-ménage fantastique de ses pulsions.' Dans sa considération de l'écriture et l'épanouissement des femmes, Cixous introduit l'idée que l'écriture est autant une question de l'épanouissement quotidien qu'une question de l'épanouissement sexuel.

En discutant de l'importance de l'écriture, Cixous se tourne vers le problème de la stigmatisation de la sexualité féminine et du corps féminin. Comme solution, elle établit une connexion entre le corps, l'épanouissement, et l'expression créative, une idée qui est devenue attendue dans ses textes : « un sens profond de la recherche d'un lien entre la 'vie' et 'l'art' hante tous les textes cixousiens » (Penrod, 9)[37]. Dans son texte, Cixous établit une connexion entre l'acte de prendre le propre corps et de se mettre à écrire, « pourquoi n'écris-tu pas? Écris! L'écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est à toi, prends-le » (Cixous, 39). Ce lien entre le corps et l'écriture fonctionne aussi à souligner l'affirmation que, même si les femmes ont été éloignées de leurs corps à cause de cette stigmatisation patriarcale, comme de l'écriture, les deux leur appartiennent, et en prenant l'un, elles prennent l'autre. Et donc il y a quelque chose de résistante dans l'acte de réapproprier le stylo et le corps, ce qui est formalisé en termes plus claires plus tard dans le texte : « Il faut que la femme écrive par son corps, qu'elle invente la langue imprenable

qui crève les cloisonnements, classes et rhétoriques, ordonnances et codes » (Cixous, 55). Ici, Cixous exige une révolution de niveau social contre les structures qui limitent et oppriment les femmes. L'écriture devient un moyen de se révolter contre ce patriarcat qui isole les femmes de leurs intellects et également de leurs propres corps. Cette analyse a deux côtés. D'un côté, elle fait référence à la révolution qu'elle asserte va prendre lieu quand les femmes se mettent à écrire– en s'entrant dans le domaine de l'écriture qui était une fois réservée aux hommes, elles vont subvertir les 'cloisonnements' et 'ordonnances' qui les ont restreintes. Elle mentionne aussi des limitations plus ambiguës comme les 'classes,' 'rhétoriques,' et 'codes,' qui peuvent être contextualisées par la focalisation de son époque (Mai 68, le MLF) sur les structures sociales inégales qui oppriment les femmes : le capitalisme, le patriarcat, le logocentrisme. Finalement, quand elle appelle les femmes à 'inventer la langue imprenable' qui va faciliter cette révolution, elle introduit l'idée d'un nouveau type d'écriture créé par et utilisé pour les intérêts féminins (remarquez la marque de genre essentialiste chez le terme 'imprenable'). Ceci sera discuté en plus de détails dans la partie de cette mémoire sur l'écriture féminine et son utilisation de la différence sexuelle.

De l'autre côté, rappelons qu'elle lie également tout cela à l'idée des femmes et comment elles doivent engager leurs corps pour faire cette écriture. Et donc les 'cloisonnements,' 'ordonnances et codes' adoptent une nouvelle connotation pas seulement comme systèmes littéraires oppressifs qui limitent l'intellect féminin, mais aussi comme outils de séparation utilisés pour éloigner les femmes de leurs propres corps. Ici, Cixous répond à la répression freudienne de la sexualité féminine, ce qui a isolé les femmes du type de plaisir sexuel dont elles peuvent profiter seule. Pour quelque contexte, les arguments de Cixous ici sont en conversation directe avec les réactions féministes de son époque vers les idéologies misogynes qui ont postulé la sexualité féminine autours de l'anatomie des hommes : « le plaisir clitoridien était, notamment par la

psychanalyse freudienne, assimilé à la phase infantile et adolescente. Les femmes adultes devraient se convertir au plaisir vaginal. Cette vision trop évidemment masculine de la sexualité féminine allait provoquer dès 1970 des réactions parmi les féministes » (Bard, 197). Et donc Cixous se joint à la conversation politique courante de la révolution sexuelle, même si ses intérêts restent plutôt littéraires.

En perdant cette connexion sexuelle au corps, Cixous propose que les femmes perdent toute connexion au corps, ce qui est facilité par la honte associée à la sexualité féminine. Et donc quand les femmes participent à cet acte interdit du plaisir féminin, Cixous le voit comme parallèle à l'acte également interdit aux femmes d'écrire :

> « D'ailleurs tu as un peu écrit, mais en cachette. Et ce n'était pas bon, mais parce que c'était en cachette, et que tu te punissais d'écrire, que tu n'allais pas jusqu'au bout ; ou qu'écrivent, irrésistiblement, comme nous nous masturbions en cachette, c'était non pas pour aller plus loin, mais pour atténuer un peu la tension, juste assez pour que le trop cesse de tourmenter » (Cixous, 39).

Voici l'établissement de la métaphore entre la masturbation et l'écriture des femmes, un lien qui affirme le besoin humain de faire les deux, et qui souligne l'incapacité des femmes d'arriver à la satisfaction à cause des barrières qui nient leur participation réussie à ces actes parallèles. Grâce à cette métaphore entre le sexe et l'écriture, Cixous utilise le besoin universellement connu de la satisfaction sexuelle pour souligner l'importance complémentaire de l'écriture, mais au même temps, elle affirme que, à cause de ces malentendus freudiens et de ces structures dominées pas les hommes qui dépêchent l'expression intellectuelle des femmes, aucun de ces besoins peut être satisfait. Ainsi les femmes vivent sous ce type de dysfonctionnement sexuel et créatif où elles y

participent seulement pour ‘atténuer un peu la tension’ et sous la voile de la honte et du secret—des limitations qui ont pour conséquence la médiocrité dans les deux actes.

De manière intéressante, il existe des lieux où les idées de Woolf convergent avec celles de Cixous ici. Par exemple, Woolf parle aussi des femmes qui, avec honte, écrivent en cachette, et pour leur propre satisfaction : elle écrit, des écrivaines sous-estimées du 16ième et 17ième siècle, « ces grandes dames solitaires qui écrivaient sans public et sans critique, pour leur seul plaisir » (Woolf, Malraux, 60)[38]. Il est clair que Woolf ne parlait pas de la masturbation ici, mais il y a quelque chose de révélateur dans la proximité qu’elle attribue entre l’acte d’écrire et le sentiment de plaisir. De plus, de manière surprenante, elle lie le corps avec l’écriture comme Cixous :

> « Le livre doit, en quelque sorte, être adapté au corps et on pourrait se hasarder à dire que les livres de femmes devraient être plus courts, plus concentrés que ceux des hommes, et concis de telle sorte qu’ils ne demanderaient pas de longues heures de travail appliqué et ininterrompu, car il y aura toujours des interruptions » (Woolf, Malraux, 73)[39].

‘Adapté au corps ;’ une relation fonctionnelle entre l’écriture et le corps, où l’écriture répond aux besoins et aux limites du corps, mais aussi un lien tangible entre l’acte d’habiter un corps et l’acte d’écrire—très proche de ce dont Cixous parle. Mais cet argument de Woolf est fondé dans une réalité concrète, et même s’il existe des implications théoriques ici, son raisonnement reflète des pensées aux conditions matérielles des femmes des époques de son temps et avant. Elle parle ici du besoin des livres des femmes d’être plus courts, plus concentrés sur leur sujet, pour que les femmes puissent les écrire sans accès aux grandes périodes de temps pour concentration : ces femmes avaient des vies comme mères, pas écrivains professionnels. Cependant, Woolf imagine aussi une correspondance physique, mais à la fois théorique, entre les œuvres des femmes et leurs corps ; comme les corps des femmes, leurs livres devraient être aussi ‘plus courts,’ et comme leurs

corps sont nécessaires ailleurs pour le travail physique, leur écriture doit se conformer à cette courte ouverture de temps où elle peut se manifester. Voici une introduction à la différence sexuelle que Woolf a soutenu dans l'usage de la langue et dans le travail créatif des femmes– s'il y a une connexion inhérente entre le travail et le corps, et les corps (et les usages de ces corps) des hommes et des femmes sont différents, il y aura des différences entre leurs travaux. Ici, Woolf illustre cette idée quand elle parle de l'adaptation nécessaire des travaux au corps.

Retournant à l'idée de la honte qui maintient les femmes dans le silence, Cixous souligne la hiérarchie patriarcale qui fait honte aux femmes pour qu'elles se taisent : elle dit que les femmes n'écrivent pas « Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est-à-dire aux 'grands hommes' » (Cixous, 39). Cependant, elle réfute l'idée que tout ce qui est de valeur a été 'réservé aux grands hommes' en avançant l'idée que la masturbation féminine (acte très stigmatisé) a les qualités qui sont à la fois de la beauté et l'expression de passion, et d'une enquête scientifique normalement marqué masculine :

> « J'ai plus d'une fois été émerveillée par ce qu'une femme me décrivait d'un monde de sien qu'elle hantait secrètement depuis sa petite enfance. Monde de recherche, d'élaboration d'un savoir, à partir d'une expérimentation systématique des fonctionnements du corps, d'une interrogation précise et passionnée de son érogénéité. Cette pratique, d'une richesse inventive extraordinaire, en particulier de la masturbation, se prolonge ou s'accompagne d'une production de formes, d'une véritable activité esthétique, chaque temps de jouissance inscrivant une vision sonore, une composition, une chose belle » (Cixous, 38).

Ici, Cixous recaractérise la masturbation féminine honteuse comme enquête scientifique de façon qui s'approprie le jargon des recherches scientifiques des hommes, dont la société présume la

valeur sans question : ‘Monde de recherche,’ ‘élaboration d’un savoir,’ ‘expérimentation systématique,’ ‘interrogation précise.’ En appliquant ces grands termes d’importance intellectuelle (qui sont normalement ‘réservés aux grands hommes’), Cixous affirme la valeur de ces enquêtes féminines. De plus, elle mélange dans cet argument le soutien à la capacité créative des femmes, même si c’est limitée dans son état de masturbation cachée : elle décrit ‘une richesse inventive extraordinaire,’ ‘une production de formes,’ ‘une véritable activité esthétique,’ ‘une vision sonore,’ et, de plus important, ‘une composition.’ Et donc elle ordonne la validation, pas la honte, dans cet acte à plusieurs niveaux en le décrivant avec des termes qu’un patriarcat est entraîné à estimer : l’expression sexuelle (et écrite) des femmes devient aussi signifiante, intellectuelle, et légitime que le raisonnement masculin. Cixous illustre comment le manque de connaissance du corps et, par extension, de la capacité de l’expression féminine, résultent des problèmes vécus du vrai monde : la honte sexuelle, la répression de la sexualité, la créativité des femmes, et l’incapacité de se satisfaire.

Mais pourquoi lie-t-elle l’écriture et la sexualité de telle manière ? Il serait aisé de regarder la connexion entre les deux comme moyen d’illustrer son argument sur l’importance de l’écriture, mais en réalité, la question de l’état de la sexualité féminine est d’une importance aussi centrale que l’écriture pour Cixous. Là où Woolf utilise l’idée de l’épanouissement comme raison pour laquelle les femmes doivent écrire, Cixous le voit comme but parallèle dans cette conversation, un but qui peut provoquer la réussite de l’autre. Et les enjeux sont importants : Cixous répond à ce qu’elle voit comme une crise de malentendu et de méfiance des corps des femmes. Elle argumente que le patriarcat, mal informé et réticent à s’informer des multiples facettes du corps et de la sexualité féminine, en a peur à cause de ce manque de compréhension. Elle fait allusion à cela avec la métaphore suivante : « tu es noire. Ton continent est noir. Le noir est dangereux [...] Dans

le noir tu ne vois rien, tu as peur. [...] Et l'horreur du noir, nous l'avons intériorisée » (Cixous, 41). Voici un exemple où Cixous utilise des idées théoriques pour illustrer l'importance réelle de ses sujets choisis. Elle appelle cette 'horreur du noir' que les femmes ont 'intériorisée' un « antinarcissisme, » qui décrit comment les malentendus et la misogynie ont fait détester aux femmes leurs corps et l'une à l'autre. Elle constate que « Contre les femmes, ils ont commis le plus grand crime : ils les ont amenées, insidieusement, violemment, à haïr les femmes, à être leurs propres ennemies » (Cixous, 41). Ainsi cet antinarcissisme était appris aux femmes par le patriarcat mal informé qui est effrayé de ce qu'il ne sait pas des femmes. Et donc cette expérience vécue par les femmes qui les isolent de leur propre corps par les malentendus peut être résolu si les femmes se mettent à écrire la vérité de leurs vies—remarquez que Cixous exige « Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme » (Cixous, 37).

Même si elle n'en parle pas en termes aussi spécifiques que Cixous, Woolf critique les mythes sexuels que la société impose erronément sur les femmes en parlant de la désinformation masculine dans des moyens qui seront similaires à l'argument de Cixous. Woolf écrit,

> « il se peut que la chasteté ne soit qu'un tabou [fétiche sexuel], inventé par certaines sociétés pour des causes inconnues – mais qui n'en était pas moins inévitable. [...] C'est un reliquat du sens de la chasteté qui incita jusqu'au XIXe siècle les femmes à garder l'anonymat » (Woolf, Malraux, 47)[40].

Elle met la lumière sur les attentes patriarcales peu informées pour les femmes en soulignant le manque masculin de compréhension de ces matières qui concernent la sexualité des femmes. Elle appelle l'envie masculine d'une femme vierge une 'fétiche'[41] dérivant des 'causes inconnues' et elle fait référence aux époques moins sophistiquées en appelant cet intérêt un 'reliquat.' Plus important encore, elle souligne comment ces mythes sexuels utilisés contre les femmes les

empêchent d'écrire avec succès ou célébrité ('incita les femmes à garder l'anonymat'). Ceci devient très similaire à l'argument de Cixous, où elle lie aussi les malentendus patriarcaux concernant la sexualité des femmes à leur incapacité d'écrire avec succès.

Comme réponse aux théories freudiennes (qui utilisaient souvent des mythes grecs), Cixous explore cette idée de la désinformation sur les femmes avec une allusion au mythe de la Méduse : femme isolée dont tout le monde a peur ; femme fatale, connue seulement par un mythe qui lui montre comme monstre dangereuse ; femme hideuse, méprisable, fâchée. Cixous emploie le fait que, en théorie, personne ne peut la voir et puis vivre pour en parler—elle est sous le couvert du mystère et de l'ignorance. Mais Cixous affirme que toutes ces craintes ne viennent que de cette ignorance : « Il suffit qu'on regarde la Méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit » (Cixous, 54). Cet extrait montre la manière belle dans laquelle Cixous rassemble toutes ces idées pour partager son argument : elle affirme qu'il faut faire face à cette femme, s'interroger les malentendus et les craintes qui l'encerclent, et que cette inspection mettra la lumière sur le fait que la peur n'était pour rien, elle n'est pas mortelle. À la place, elle est belle, pas hideuse où méprisable, et que, de toutes choses, elle rit. Ce rire de la Méduse se présente comme acte de défiance ; même quand le patriarcat fait un monstre des femmes malentendues, elle a la puissance de rire. Grâce à cette allusion, Cixous contredit les idéologies mises en place contre les femmes qui les rendent honteuses, incompréhensibles, dangereuses, cachées. Elles peuvent être à la place belles, heureuses, malentendues mais capables d'être comprises et estimées. Et elle voit l'écriture (et la masturbation) comme moyen pour les femmes d'investiguer et de partager leurs corps et leurs esprits avec le monde. L'écriture devient un moyen d'affirmer la 'vérité' de la femme malentendue, un moyen de pénétrer dans la forteresse de la connaissance erronée du patriarcat et de la corriger. Cixous souligne comment le silence des femmes permet cette désinformation de se

perpétuer, et que c'est l'écriture qui est l'outil le plus fort pour inverser l'oppression qui vient de la désinformation masculine. Ceci souligne la capacité révolutionnaire de la langue de réformer les relations oppressives entre les hommes et les femmes et partant, comme nous verrons avec l'écriture féminine, la langue devient un espace de la révolution féministe. Et donc, ces écrivaines ont étendu les buts féministes pour inclure plus de considérations comme l'épanouissement personnel, l'expression de soi, et l'écriture. Comme nous verrons pendant leurs arguments à venir, elles cherchaient pour plus que l'égalité législative où sociale, mais aussi l'égalité intellectuelle, que nous explorerons en détail quand on regarde comment elles ont utilisé la différence sexuelle dans l'écriture pour exiger l'inclusion intentionnelle des femmes dans le monde littéraire et en générale.

Les Réactions à la Supériorité Masculine

Les deux écrivaines devaient affronter la réalité que les femmes de leurs époques et avant n'ont pas créé autant de chefs d'œuvres littéraires que les hommes. C'est quelque chose que les deux reconnaissent. Woolf écrit, « Pourquoi aucune femme, quand un homme sur deux, semble-t-il, était capable de faire une chanson ou un sonnet, n'a écrit un mot de cette extraordinaire littérature, reste pour moi une énigme cruelle » (Woolf, Malraux, 40)[42]. De la même façon, Cixous ajoute, « on sait que le nombre de femmes écrivains (tout en ayant augmenté très peu à partir du XIXe siècle) a toujours été dérisoire » (Cixous, 42-3). Couplée à cette réalité était la croyance courante que le manque d'écriture formidable par les femmes venait d'un manque de brillance intellectuelle parmi elles. Dans cette partie, je vais examiner comment chaque écrivaine dénonce la supériorité présumée des hommes, en citant les contextes sociaux et historiques qui soulignent comment l'évolution de ce féminisme littéraire a évolué entre ces écrivaines. Dans leurs arguments

contre la supériorité masculine, je vais souligner comment elles ont soutenu la différence sexuelle (ce qui a mené les féministes plus traditionnelles de chaque ère à rejeter les possibilités politiques de leurs idées) pour en fait améliorer leurs arguments pour l'acceptation de la puissance féminine dans la société. Je vais démontrer comment elles ont employé l'analyse féministe pour dénoncer les croyances misogynes communes et les théories psychanalystes qui ont informé les stéréotypes populaires de leurs époques, et pour reconnaitre et révolter contre les effets du patriarcat. Finalement, je vais démontrer comment elles argumentent que l'écriture peut être utilisée pour créer ces changements idéologiques dans la société.

Contredire la Supériorité Masculine dans la Première Vague

Grâce à l'influence de sa position dans la première vague, Woolf base son argument sur les considérations matérielles de l'inégalité des femmes, beaucoup plus que Cixous, mais elle applique ces idées à son argument plus large sur les considérations littéraires : les femmes et la fiction. Woolf subvertit l'idée que ce manque est lié au mérite en soulignant l'inégalité d'accès aux besoins matériels : « Aucune opinion n'a été exprimée, pouvez-vous dire, quant aux mérites respectifs des deux sexes en tant qu'écrivains [...] il est actuellement beaucoup plus important de savoir de quel argent de poche et de quelles chambres les femmes disposent, que de bâtir des théories sur leurs aptitudes » (Woolf, Malraux, 98)[43]. Elle ne gaspille pas son temps en essayant de 'prouver' la capacité intellectuelle des femmes, un argument dans lequel il serait nécessaire d'affronter une misogynie bien établie. À la place, elle se tourne vers les inégalités démontrables qu'elle peut souligner comme raison pour la disparité de succès littéraire. Elle affirme que, « primo, il leur était impossible de gagner de l'argent, et que, secundo, si cela leur avait été possible, la loi leur ôtait le droit de posséder ce qu'elles gagnaient » (Woolf, Malraux, 23)[44]. Ici, elle souligne les

structures sociales inégales qui désavantagent les femmes par rapport aux hommes, mais il y a d'autres inégalités qu'elle blâme pour la disparité genrée dans le succès littéraire ; elle cite l'exclusion des femmes des bourses, des lois sur l'héritage injustes, et l'accès inégal à l'éducation et aux travaux bien rémunérés (16-17). Plus largement, elle met l'emphase sur la position des femmes dans l'histoire et dans le présent qui les opprime : le manque d'autonomie, les mariages forcés, et la violence conjugale. Elle cite, de *L'Histoire de l'Angleterre* par George Trevelyan,

> « 'Battre sa femme,' lus-je, 'était alors pour l'homme un droit reconnu que riches et pauvres exerçaient sans vergogne.' Sur le même plan, poursuivait l'historien, 'la fille qui refusait de se marier avec un monsieur choisi par ses parents s'exposait à être enfermée, battue et traînée dans sa chambre, sans que l'opinion publique s'en scandalisât » (Woolf, Malraux, 41-2)[45].

Bien sûr, cet argument, qui est ancré dans les défis tangibles, pratiques, et matériels des femmes, démontre une influence forte de sa position dans la première vague du mouvement, mais Woolf fait quelque chose d'intéressant dans le moyen qu'elle utilise ces faits d'oppression si bien traité par ses contemporains, et les applique à la question de la capacité intellectuelle des femmes, comblant ainsi le fossé entre son type unique de féminisme littéraire et le féminisme pragmatique dominant de son époque.

Son argument se tourne vers des considérations moins matérielles quand elle questionne la supériorité masculine pour commenter sur la perception genrée de la capacité intellectuelle. Ce questionnement de la supériorité masculine est assez ironique, car comme elle a dit au-dessus, elle ne s'attarderait pas sur une telle question ('Aucune opinion n'a été exprimée […] aux mérites respectifs des deux sexes'). Cependant, elle propose l'idée que cette supériorité n'est pas tant un fait qu'un symptôme de la fragilité masculine : elle écrit, « Peut-être, lorsque le professeur insiste

d'une façon par trop accentuée sur l'infériorité des femmes, s'agit-il non de leur infériorité à elles, mais de sa propre supériorité » (Woolf, Malraux, 33)[46]. Ici, elle parle d'un professeur et propriétaire de journal qui, malgré son abondance de pouvoir social, reste souvent en colère, et elle propose que cette colère, que cette incapacité de s'en contenter, est la raison pour laquelle les hommes ont le désir d'opprimer les femmes : ils ont besoin de la puissance sur non pas seulement la société, mais aussi sur les individuelles, pour sentir puissants. Ceci est une idée qui resurgit plus tard. Quand elle parle de la confiance en soi, ce qu'elle asserte est un besoin humain universel, elle parle de la tendance des hommes de la trouver dans l'oppression : « D'où l'énorme importance pour un patriarche [qui doit] conquérir [et régner], dans le fait de sentir que beaucoup d'êtres humains–en réalité la moitié du genre humain–lui sont, par leur nature même, inférieurs » (Woolf, Malraux, 34)[47]. En utilisant les mots de la royauté et de l'impérialisme ('conquérir,' 'régner'), elle met en question la validité de ces structures qui sont vues historiquement comme des espaces de la puissance masculine. En faisant référence à la supériorité présumée des hommes ici, elle affirme que cette inégalité trouve son origine dans le désir qui vient d'une masculinité fragile et non pas de l'infériorité présumée des femmes. Elle utilise cette idée pour faire une critique sévère des structures oppressives qui minimisent les femmes, en les appelant des effets de la masculinité fragile dont le patriarcat se fait prêter au jeu. Et elle décrit cette tendance de minimiser le talent des femmes comme raison pour laquelle elles n'ont pas pu réussir dans les domaines intellectuels :

> « Il existait une masse immense de déclarations masculines tendant à démontrer qu'on ne pouvait rien attendre, intellectuellement, d'une femme [...] Quoi qu'il arrivât, cette affirmation existait–vous ne pouvez faire ceci, vous êtes incapable de faire cela–et il fallait protester contre elle, il fallait la surmonter » (Woolf, Malraux, 51)[48].

Pas seulement que les femmes ont toutes ces inégalités matérielles que, comme Woolf souligne, limitent leur succès dans le travail intellectuel, mais elles doivent aussi s'opposer au patriarcat et sa série de croyances misogynes qui sont, comme Woolf asserte, positionnées à alimenter les egos d'un corps de masculinité fragile. Pour les femmes, écrire bien, il ne s'agit pas seulement de mobiliser les talents, mais aussi de 'protester contre' et de 'surmonter' les limitations sociales, ce qui souligne le fossé immense entre les expériences des intellectuels et intellectuelles. Et donc bien que Woolf considère les inégalités matérielles dans son analyse, elle prolonge la conversation pour inclure une exploration de sa théorie concernant la fragilité masculine pour contredire les croyances limitantes du manque de capacité intellectuelle chez les femmes qui dominaient les perspectives de son époque. Elle démontre comment l'écriture et sa disparité de succès genrée peuvent fonctionner comme modèle sur laquelle elle peut baser ces critiques.

Les Réfutations de la Deuxième Vague

Une distinction entre les arguments de ces écrivaines apparaît à cause des contextes sociopolitiques différents de leurs époques. Contrairement à Woolf, Cixous ne doit pas traiter des moyens matériels de la création, mais elle doit toujours affronter les suppositions de l'infériorité de la capacité intellectuelle féminine à cause d'une croyance sociale qui venait comme réaction aux développements de son temps pendant la deuxième vague. Elle avait à faire avec les nouvelles attentes des femmes soi-disant libérées pendant cette ère. Un paradoxe émergeait où on pensait que les femmes devraient être des mères toujours présentes et sans désir d'indépendance, et où en même temps on considérait que les femmes étaient complètement émancipées avec l'accès égal à l'éducation et aux carrières. Comme résultat, « cela a conduit certains à affirmer que le manque de représentation des femmes dans les hautes sphères des professions libérales, de la fonction publique et du gouvernement était dû au fait que les femmes ne 'faisaient pas le poids' » (Caine,

251-2)[49]. Et donc, confrontée aux discussions qui affirmaient que « les femmes n'ont pas la volonté ou la capacité de réussir dans les carrières et les professions » (Caine, 251-2)[50], Cixous a dû expliquer pourquoi les femmes, équipées maintenant de toutes ces nouvelles opportunités, n'ont pas achevé le même succès intellectuel que les hommes. Elle se tourne vers les causes sociologiques de l'infériorité féminine et décrit une anxiété socialisée dans les femmes. Elle écrit,

> « Toute femme a connu le tourment de la venue à la parole orale, le cœur qui bat à se rompre, parfois la chute dans la perte de langage, [...] Double détresse, car même si elle transgresse, sa parole choit presque toujours dans la sourde oreille masculine, qui n'entend dans la langue que ce qui parle au masculin » (Cixous, 46-7).

La cause de cette anxiété de la parole, 'la sourde oreille masculine,' est très similaire à 'cette affirmation' des hommes que Woolf souligne comme barrière au succès 'qu'il fallait surmonter' ; les deux parlent de la force du patriarcat douteux de réduire les femmes au silence. Cixous souligne ces barrières sociales moins visibles comme symboles de l'oppression inhérente au patriarcat pour créer une critique de la pensée antiféministe qui présente les égalités nouvelles dans l'éducation, le travail, et la politique comme des raisons pour blâmer les femmes pour leur insignifiance dans la société. Elle souligne comment ce stress d'être perçue comme peu intéressante limite la parole des femmes, mais elle introduit aussi l'idée que peut-être la raison pour laquelle les femmes sont présumées incapables d'ajouter quelque chose de profonde à la conversation est parce qu'elles parlent à un patriarcat que n'était pas dessiné à écouter et valoriser une parole qui ne vient pas d'une perspective et voix masculine. Là où, chez Cixous, ils sont 'sourds,' chez Woolf, ils déclarent 'qu'on ne pouvait rien attendre, intellectuellement, d'une femme,' et le résultat reste le même : les femmes ne peuvent pas atteindre leur plein potentiel sous contraintes d'un patriarcat que ne veut pas les voir réussir.

Bien qu'elles parlent toutes les deux de ce problème, Cixous apporte la conversation à un niveau beaucoup plus théorique qui est informé par sa position dans la deuxième vague. En parlant de ces contraintes sociologiques, Cixous démontre une grande influence du manifeste de « l'insignifiance historique » des femmes : *Le Deuxième Sexe* par Simone de Beauvoir. Un lieu où l'influence de ce texte se montre le plus est dans la concentration sur les théories freudiennes chez Cixous, qui reflète (mais détourne de) la conversation sur Freud chez Beauvoir. En s'attaquant contre l'idée de l'infériorité féminine, Cixous argumente que la notion vient des théories freudiennes misogynes, surtout, le penisneid, et le phallogocentrisme qu'il renforce.

Le terme, « phallogocentrisme » est un mot-valise qui combine deux valeurs traditionnellement associées à la masculinité et les représente comme au 'centre' de l'estime sociale : le 'logos' symbolise le raisonnement présumé dans la pensée masculine, au lieu de l'émotion ou sentimentalité féminine ; et le 'phallus' symbolise la puissance et la centralité associée à la masculinité par une perspective essentialiste patriarcale. Car le raisonnement et la logique sont liés implicitement à l'expression masculine, et car le patriarcat valorise les qualités masculines le plus, le phallogocentrisme exprime l'idée que la seule mode d'expression que la société accepte est celle de la parole masculine. Cixous met une emphase sur cette structure biaisée pour suggérer qu'elle empêche les femmes d'achever un succès littéraire. Cependant, Cixous n'insiste pas que les hommes et les femmes s'expriment ou pensent de la même manière, mais à la place, elle affirme la valeur du moyen unique dans lequel les femmes s'expriment, une idée que nous explorerons en plus de détails dans la partie sur l'écriture féminine. Voici un exemple où Cixous soutient la différence sexuelle de manière qui va à l'encontre des sentiments plus dominants des féministes de son époque et surtout, comme nous verrons, contre les arguments de Beauvoir. Même si ce féminisme de différence a mené les féministes à considérer l'argument de

Cixous comme apolitique et désengagé, elle l'utilise pour fournir un appel aux femmes à se révolter contre l'oppression du patriarcat, à la place de s'y conformer, et par conséquent son féminisme de différence devient catalyseur au changement social. Dans son texte, elle met la lumière sur la perspective phallogocentrique du patriarcat qui ne valorise que les œuvres évidemment masculines ; « Presque toute l'histoire de l'écriture se confond avec l'histoire de la raison dont elle est à la fois l'effet, le soutien, et un des alibis privilégiés. Elle a été homogène à la tradition phallocentrique » (Cixous, 44). Remarquez comment elle constate que l'écriture est dominée par la 'raison' que la société attribue à la masculinité, et comment elle le souligne comme raison pour laquelle 'le nombre de femmes écrivains' qui sont notables 'a toujours été dérisoire.' Cixous, comme Beauvoir, analyse un aspect de cette structure en se tournant vers les théories de Freud où il banalise et reflète ces stéréotypes.

En parlant de ces structures où les femmes assument un statut secondaire dans la société, ce que Cixous appelle le 'phallogocentrisme,' elle est en conversation avec la discussion de Beauvoir dans laquelle elle parle de la tendance de Freud à centraliser les hommes dans ses études ; « Freud ne s'est pas beaucoup soucié du destin de la femme ; il est clair qu'il en a calqué la description sur celle du destin masculin dont il s'est borné à modifier quelques traits » (Beauvoir, 81). Beauvoir se tourne aussi vers de plus grosses structures comme la communauté pseudo-scientifique qui positionnent les femmes comme quelque chose d'autre que le standard pour les êtres-humains : « c'est singulièrement chez les psychanalystes que l'homme est défini comme être humain et la femme comme femelle : chaque fois qu'elle se comporte en être humain on dit qu'elle imite le mâle » (Beauvoir, 97). Cela est similaire à l'idée mentionnée antérieurement du « familialisme, » une autre théorie biaisée misogyne qui était renforcée par l'autorité présumée de la communauté scientifique et contre laquelle les féministes théoriques devaient se battre. Quand

Cixous parle du phallogocentrisme, elle crée une critique de la société qui a tendance à centraliser la pensée des hommes comme le standard. Cixous démontre comment cela peut aliéner les femmes qui seraient coincées par la médiocrité qui est attendue d'elles car la société n'estime que l'expression ou l'écriture des hommes.

Cixous identifie l'origine de ce type de misogynie chez Freud dans sa théorie de penisneid. Dans le terme 'phallogocentrisme,' le symbole du 'phallus' se concerne avec la masculinité en général mais prend aussi une forme plus physique avec sa discussion du penisneid, ce que Cixous appelle le « dogme de la castration » (Cixous, 54). Elle écrit, « [les hommes], comme le notent Freud et ses suivants, d'avoir si peur d'être une femme ! » (Cixous, 53), mais elle n'a pas de pitié pour ceux qui se trouve dans une telle situation ; « Tant pis pour eux s'ils s'effondrent à découvrir que les femmes ne sont pas des hommes, ou que la mère n'en a pas » (Cixous, 54). Cixous propose que les hommes, effrayés d'être femme, imposent une qualité d'infériorité aux elles pour renouveler la puissance phallique qu'ils ont peur de perdre, et que le penisneid comme théorie est un symptôme de cette réaction. Mais la critique féministe du penisneid n'est pas nouvelle, et celle de Cixous est informée par l'originale de Beauvoir, où elle questionne la validité de cette affirmation phallocentrique. Beauvoir écrit,

> « Il suppose que la femme se sent un homme mutilé : mais l'idée de mutilation implique une comparaison et une valorisation [...] quantité de petites filles ne découvrent que tardivement la constitution masculine [...] cette fragile tige de chair peut ne leur inspirer que de l'indifférence et même du dégoût » (Beauvoir, 84).

Ici, Beauvoir se concerne avec la perspective des femmes en générale vers les hypothèses majeures de cette théorie, ce qui n'était pas, sans surprise, pris en compte originellement chez Freud. Dans son questionnement du penisneid, Beauvoir détrône effectivement la centralité et l'omni puissance

incontestées de la figure phallique. Même si la discussion de Cixous reflète l'attitude blasée de Beauvoir envers le 'manque' chez les femmes, son argument contre la théorie devient beaucoup plus essentialiste. Comme on a dit, Bard a contesté que le féminisme théorique était « peu investie dans les grandes campagnes de l'époque » mais à la place se focalisait sur l'acte de « permettre de (re)trouver l'inconscient feminin, une instance non phallique (autonome par rapport au phallus) » (Bard, 172). Ce féminisme plutôt théorique se différencie des idéologies de Freud et aussi du féminisme dominant : Cixous ne voulait pas que les femmes soient vues comme des hommes partiels, mais également, elle rejette la notion plus soutenue du mouvement que les femmes pourraient être vues comme indistinguables des hommes et avec les mêmes capacités. Elle refuse de les anonymiser comme égales aux hommes, en préférant valoriser l'essence unique des corps et esprits féminins. Comme nous verrons, cela mène ses arguments à devenir une affirmation de l'égalité sans la conformité au phallogocentrisme, ce qui est, malgré les féministes qui voyaient le féminisme de différence comme désengagé, peut-être une forme plus proche de la vraie inclusion.

L'essentialisme de Cixous apparaît quand, par exemple, elle dénonce les mérites présumés de la 'logique masculine' pour révéler que les femmes ne doivent pas forcément s'y conformer pour être estimées et méritantes. Elle introduit à la place l'option de vivre de leurs propres standards, ce qui, elle constate, devraient être valorisés également aux ceux des hommes. Elle écrit, « Il ne s'agit pas non plus de s'approprier leurs instruments, leurs concepts [...] Laissons aux inquiets, à l'angoisse masculine et à son rapport obsessionnel au fonctionnement à dominer, au savoir 'comment ça marche' afin de 'faire marcher' » (58). Ici, Cixous constate que les femmes ne doivent pas adopter les normes ('leurs instruments, leurs concepts') de la 'logique masculine' pour réussir à l'écriture. Dans les mots de Beauvoir, elle affirme que les femmes n'ont pas besoin 'd'imiter' les hommes quand elles écrivent, et que l'obsession du raisonnement qui manifeste dans

la pensée masculine n'est pas nécessairement plus sophistiquée que d'autres intérêts. En fait, elle caractérise les 'instruments' et les 'concepts' dits supérieurs par le patriarcat comme des signes d'une anxiété masculine qui doit 'dominer' pour sentir capable. Cela reflète le questionnement de la supériorité masculine que Woolf nous a offert en postulant qu'il y ait une grande importance pour les hommes de 'conquérir et régner' pour sentir que 'la moitié du genre humain' leur est inférieure (Woolf, Malraux, 34). Comme nous verrons, Cixous propose que l'anxiété masculine qui cherche à dominer est vraiment causée par l'angoisse de la castration, une misogynie intériorisée. Quand elle parle de cette obsession masculine de tout savoir pour tout manipuler ('savoir 'comment ça marche' afin de 'faire marcher''), elle conseille aux femmes de dénoncer ce rapport à la domination et, à la place, d'adopter la 'logique' unique aux femmes, qui n'a rien à faire avec l'oppression masculine. Elle écrit, d'une femme théorique,

> « elle ne 'parle' pas, elle lance dans l'air son corps tremblant, [...] c'est tout entière qu'elle passe dans sa voix, c'est avec son corps qu'elle soutient vitalement la 'logique' de son discours ; sa chair dit vrai [...] elle matérialise charnellement ce qu'elle pense, elle le signifie avec son corps » (Cixous, 47).

Ici, Cixous affirme qu'il existe une logique différente, mais toujours valable, dans la parole des femmes, en soulignant une différence essentielle entre les sexes : que les femmes trouvent la puissance de la logique, de la vérité, dans leur propre corps. Elles ne sont pas obligées d'utiliser la connaissance pour dominer, en d'autres termes, leur épistémologie n'est pas obligée de venir de la puissance d'oppression. Cette puissance ne vient pas des éléments extérieurs, comme avec les hommes et la domination, mais de l'essence interne et individuelle des femmes. Ce qui est important à noter aussi est que cet argument renforce l'idée de la partie précédente de ce papier où Cixous lie l'écriture et l'expression de soi au corps des femmes. Avec cette nouvelle nuance dans

l'idée, les corps et la capacité intellectuelle des femmes sont mal entendues parce qu'ils trouvent leur logique et leur validité d'une puissance interne et non pas par rapport à la domination, ce qui est, en théorie, impossible à comprendre par un patriarcat qui soutenu entièrement par l'oppression physique et intellectuelle des autres. Le féminisme de différence de Cixous n'exige pas l'inclusion et l'égalité qui anonymise des femmes, mais plutôt la division des femmes des qualités masculines qui ont été depuis si longtemps plus valorisées injustement par la structure patriarcale.

Quoi qu'il ne soit pas clairement articulé comme idée solide dans son texte, cette comparaison entre les écrivaines révèle que Woolf reconnaît aussi un phallogocentrisme et en parle en plusieurs parties de son texte. Elle souligne une distinction dans les valeurs que les deux sexes préfèrent : « il est évident que l'échelle de valeur des femmes est souvent différente de celle établie par l'autre sexe et c'est bien naturel. Cependant ce sont les valeurs masculines qui prédominent » (Woolf, Malraux, 69)[51]. Similairement à Cixous, elle adopte la position de la différence sexuelle et elle admet qu'il existe une hiérarchie sociale biaisée qui permet aux valeurs masculines de 'prédominer.' De manière intéressante, elle questionne la validité de cette structure dans son domaine choisi—la littérature—en remettant en question la 'vérité' supposée dont la littérature a besoin pour être 'bonne' ; « La fiction doit adhérer aux faits, et plus vrais sont les faits, meilleure est la fiction—c'est ce que l'on nous dit » (Woolf, Malraux, 17)[52]. Woolf questionne cette 'vérité' dans la littérature et son rapport à sa qualité prétendue. Cela est très semblable à la 'logique' de la pensée masculine dont Cixous parle quand elle critique la tendance sociale d'estimer seulement le travail intellectuel des hommes sur la base d'une obsession erronée du raisonnement, qui se trouve dans une manière de penser qui est de qualité masculine. De son côté, Woolf caractérise cette 'vérité' ('les faits') comme gardienne de la création de 'bonne' littérature, mais elle questionne la validité de cette 'vérité' en insinuant qu'elle satisfait les besoins des hommes, pas des femmes, et

qu'elle n'est pas évidente ou universelle. Par exemple, elle contredit l'idée de la vérité masculine en disant qu'elle ne peut pas être trouvée dans une bibliothèque qui est exclusive aux hommes ; « Si la vérité ne se trouve pas sur les rayons du British Museum [...] où peut–elle bien se trouver ? Ainsi pourvue, assurée et pleine de curiosité, je sortis à la recherche de la vérité » (Woolf, Malraux, 25)[53]. Après avoir analysé les titres de cette collection, elle révèle qu'elle doit trouver la 'vérité' en dehors de ce musée— ce musée qui est une collection prestigieuse de la connaissance humaine et, comme elle indique, se limite aux œuvres des hommes. Quand elle dit que la 'vérité' ne se trouve pas là, et qu'elle doit la chercher ailleurs, elle crée une distinction entre l'épistémologie d'une société patriarcale et ce que l'idée d'une 'vérité' sans préjugé misogyne pourrait signifier. Cela critique la société sur le niveau institutionnel, en critiquant les institutions nationales qui fonctionnent comme barrières aux travaux intellectuels des femmes. Nous pouvons supposer que, en devant trouver sa propre 'vérité,' cela veut dire une vérité *féminine*, celle qui vient hors de ce musée réservé aux hommes. Cela est très proche de la vision essentialiste de Cixous vers l'écriture des femmes et la 'logique' féminine qui utilise un ensemble de valeurs différents de celui des hommes. Comme Cixous écrit, « la femme a toujours fonctionné 'dans' le discours de l'homme, [...] il est temps qu'elle disloque ce 'dans' » (Cixous, 57-8). Dégager les femmes des limites de la 'logique' ou la 'vérité' de la pensée masculine, ça veut dire créer un nouveau discours qui donne de l'espace à la pensée féminine. Et donc les deux écrivains utilisent la différence sexuelle pour faire des critiques sévères de leur société patriarcale, mais Cixous, comme nous avons vu, ajoute à la conversation féministe théorique de la deuxième vague en utilisant son féminisme de différence pour critiquer la misogynie Freud.

Ce féminisme de Cixous qui soutient la différence de sexe et qui rejette la conformité se manifeste le plus quand elle parle en détail du penisneid. Elle riposte à l'idée que les femmes

‘manquent’ d’anatomie en rigolant que les femmes ne manquent que d’une chose : la peur du manque. Elle dit, « La castration ? À d’autres. Qu’est-ce qu’un désir s’originant d’un manque ? Un bien petit désir » (Cixous, 65). À la place, elle dit des femmes, « nos sangs coulent et nous nous répandons sans nous épuiser, nos pensées, nos signes, nos écrits, nous ne les retenons pas et nous ne craignons pas de manquer » (Cixous, 42). Ici, il y a encore la connexion entre le corps et la capacité intellectuelle ; le sang, qui est l’essence du corps, coule à côté des idées et la création. Cixous se tourne aussi vers la menstruation comme acte singulièrement féminine (et largement malentendu par le public masculin) pour réfuter l’idée que les femmes sont en désaccord sur leurs corps et que les femmes souffrent de l’absence. La menstruation, vue comme handicap biologique des femmes, devient ici un exemple de l’abondance féminine– l’antithèse de manque (‘nous nous répandons sans nous épuiser’). Il peut y avoir aussi un lien créé entre deux types de création que les femmes ont la capacité de faire : la création intellectuelle et la création biologique des enfants, ce qui est facilitée par la menstruation. L’idée que le sang (lié au corps qui se lie à l’écriture, et lié à la menstruation) coulent sans fin met l’emphase sur ces capacités féminines qui contredisent les notions de manque et plutôt soulignent la création féminine. Cette référence à la capacité féminine de la procréation reflète aussi l’idée du ‘désir de l’utérus’ qui était postulée comme phénomène équivalent au penisneid : les deux sexes manquent quelque chose, pas seulement les femmes.

Là où Cixous exige la reconnaissance des mérites uniquement féminines, Beauvoir (et les féministes qui la suivaient) voit la similarité, pas la différence, comme chemin à l’égalité : « Beauvoir condamne dans le même élan définitoire toute femme à une féminité, qui est, rappelons-le, aliénante parce que vectrice de singularité, d’altérité et d’infériorité » (Lasserre, 170). Ce fossé idéologique devient plus clair quand la discussion se tourne vers les femmes et l’écriture. Cixous introduit l’idée de l’écriture féminine comme moyen de contourner les inégalités, de manière qui

met beaucoup d'importance dans les considérations essentialistes : « C'est en écrivant, depuis et vers la femme, et en relevant le défi du discours gouverné par le phallus, que la femme affirmera la femme autrement qu'à la place à elle réservée dans et par le symbole, c'est-à-dire le silence » (Cixous, 46-7). Mais cela est l'inverse des idées majeures de Beauvoir :

> « Pour Beauvoir, la femme n'est certes pas totalement absente en littérature, mais elle y est inférieure à l'homme, elle l'a été de tous temps, et le sera jusqu'à ce que l'égalité soit acquise entre les sexes. Or l'égalité passe nécessairement par l'assimilation, c'est-à-dire par un devenir similaire de la femme à l'homme » (Lasserre, 351-2).

Comme nous avons discuté dans les parties précédentes, l'essentialisme de Cixous est lié à son interprétation radicale de la connexion entre le corps et la libération intellectuelle. Là où Beauvoir voit l'égalité sexuelle comme antidote à l'inégalité sociale, Cixous voit à la place la validation de la différence sexuelle comme chemin à l'égalité et l'inclusion. Cixous souligne la capacité d'une écriture féminine ('depuis et vers la femme') à réformer 'le défi du discours gouverné par le phallus' et à asserter la place des femmes dans un discours global plutôt que masculin. Cela reflète la méfiance de l'ordre phallocentrique et fonctionne comme moyen de le défaire— pour reconnaître les femmes comme femmes, et non pas comme non-hommes. Ainsi l'écriture féminine de Cixous (et Woolf) cherche à créer l'espace pour l'autonomie de l'autre à exister et à prospérer, et non pas de cacher la différence pour se conformer au restreintes du patriarcat phallocentrique. Ce féminisme de différence cherche à inclure les femmes en totalité—comment elles écrivent, pensent, et raisonne dans des moyens qui ne sont pas forcément le même que ceux des hommes—avec intention, plutôt qu'à effacer leurs différences des hommes pour les inclure dans une structure patriarcale qui ne devra pas adapter pour les accueillir. Ces idées reflèteront celles du mouvement féministe contemporain de l'écriture inclusive, qui utilise aussi la langue pour assurer l'inclusion

complète des femmes comme les femmes, pas les non-hommes ou les anonymes, dans la conversation. Les deux écrivaines utilisent leur féminisme littéraire pour créer des critiques des cadres sociaux qui causent le travail des femmes soit à ne manifester jamais, soit à ne pas atteindre la gloire, en contredisant la supériorité masculine qui était soutenue dans leurs époques. Là où Woolf applique les considérations matérielles à son argument de l'écriture, Cixous se base dans les théories, et les deux, même si elles ne se confrontent pas directement aux défis vécus des femmes comme font les féministes plutôt engagés, mettent la lumière sur des défis plus immenses qui se concernent avec les structures sociales et les croyances peu questionnées qui sont nuisibles à la cause féministe. De cette manière, elles élargissent la perspective féministe des moyens dans lesquels la société limite les femmes grâce à leurs intérêts littéraires et à leur exploration des femmes et l'écriture.

Les Résultats Désirés

Ces écrivaines partagent de nombreuses similarités dans les changements sociaux qui, selon elles, accompagneraient l'entrée des femmes dans l'écriture. Ces développements pour l'émancipation des femmes allaient des considérations très matérielles des gains monétaires de l'écriture aux arguments théoriques qui questionnaient la capacité de la langue de servir aux voix des femmes. Bien qu'elles aient les deux positionné l'écriture comme outil pour achever ces buts féministes, il existe des distinctions dans l'étendue et les directions des leurs arguments, spécifiquement, l'argument de Cixous est devenu beaucoup plus théorique en devenant aussi plus révolutionnaire que celui de Woolf, des aberrations que nous explorerons par le prisme de leurs positions temporelles et linguistiques différentes dans le mouvement féministe. Cependant, les deux partagent une concentration sur la langue de perspective qui soutient la différence sexuelle

dans la langue et dans l'écriture. Comme nous allons voir, bien que la différence sexuelle et le féminisme littéraire de ces écrivaines les aient menées à des critiques d'être peu pratiques et apolitiques, elles ont en fait utilisé ces types d'idéologies féministes pour étendre la conversation pour exiger l'inclusion explicite des femmes comme propre groupe, plutôt que de dissimuler leurs voix sous le discours standard des hommes, ce qui s'attend au mouvement politique engagé d'aujourd'hui, l'écriture inclusive.

La Richesse et le Capitalisme

Comme cela a été dit, les féministes de l'ère de Woolf pensaient qu'elle était radicalement désintéressée par les épreuves quotidiennes de la vie des femmes. Et elles avaient des raisons fortes pour le penser. Dans la révolution sexuelle des années 1920 à 1930 à l'Angleterre, par exemple, il s'agissait de grandes épreuves qui influençaient la trajectoire de la vie des femmes et leur capacité d'exercer un contrôle sur leurs corps, comme le consentement, le planning familial, et l'émancipation de l'abus sexuel. Bien sûr, le droit de vote était toujours au centre de l'attention pendant cette vague du mouvement, et donc son omniprésence l'a causé à être utilisé comme référence pour exprimer l'importance relative d'autres objectifs féministes. Il se disait, par exemple, que « le droit des femmes à disposer de leur propre corps est aussi important que le droit de vote » (Caine, 85)[54]. Mais regardez comment Woolf le voit ; « De ces deux choses, le vote et l'argent, l'argent, je l'avoue, me sembla de beaucoup la plus importante. » (Woolf, Malraux, 36)[55]. Pour contexte, elle fait référence à 'l'argent' pour indiquer les moyens matériels nécessaires à écrire (rappelons : « il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction » (Woolf, Malraux, 5[56])), et donc elle affirme essentiellement ici que c'est l'écriture, pas le vote, et pas les autres épreuves normalement mises

à côté du vote, qui est le but le plus important dans le programme féministe. Voici un exemple où Woolf soutient radicalement les poursuites intellectuelles des femmes plus que les épreuves qui dominaient la conversation féministe de son époque. Cependant, même si elle n'estimait pas le vote autant que l'écriture, ce qu'elle voulait en réalité de l'écriture était analogue aux grands changements sociaux que le vote achèverait. Comme nous l'explorerons dans cette partie, Woolf a vu dans l'écriture la chance pour les femmes à amasser la richesse personnelle et, plus tard, la possibilité de joindre la conversation globale avec l'acceptation sociale que l'argent apporte dans un système capitaliste.

Pour commencer, Woolf voulait que les femmes puissent gagner la stabilité financière de leurs travaux intellectuels ; « Gagnez cinq cents livres par an avec votre cerveau » (Woolf, Malraux, 62)[57]. Pourquoi ? Il y a plusieurs raisons. Bien sûr, elle veut que les femmes subvertissent l'oppression qui, selon elle, les a mises à cette situation en premier lieu : la pauvreté genrée. Elle demande : « notre mépris pour la répréhensible pauvreté de notre sexe éclata. Qu'avaient donc fait nos mères pour ne pouvoir nous laisser le moindre bien ? Elles se poudraient le nez ? Regardaient les devantures des magasins ? Se pavanaient au soleil de Monte-Carlo ? » (Woolf, Malraux, 21)[58]. Woolf joue avec ces activités bien anti-intellectuelles pour répondre aux stéréotypes des passe-temps peu stimulants qui sont liés à la féminité. Cette liste devient ironique sous contexte de son argument, car elle a déjà énuméré de nombreuses inégalités sociales qui mènent les femmes à la pauvreté, pas ces activités bêtes. Donc l'écriture devient un moyen de s'échapper de la pauvreté et également à contredire ces stéréotypes qui réduisent la valeur des rôles des femmes dans la société. Woolf constate aussi qu'en gagnant l'argent de l'écriture, les femmes peuvent exploiter le capitalisme non seulement pour la richesse personnelle, mais encore pour valider leur travail intellectuel : « L'argent confère la dignité à ce qui serait frivole si on ne le payait pas » (Woolf,

Malraux, 61)[59]. Elle argumente que les femmes doivent joindre le système économique qui les a opprimées afin de le défaire et donc, de cette manière, elles peuvent également défaire les stéréotypes contre leur capacité intellectuelle.

Cette position est beaucoup moins révolutionnaire que ce qu'on verra chez Cixous, qui veut changer la société dans une mesure plus extrême, mais Woolf a parfois critiqué le système de capitalisme pour sa nature oppressive, quelque chose que nous verrons chez Cixous. Par exemple, « cet argent aurait été la propriété de son mari – ce qui peut-être a joué son rôle dans le fait que [les femmes], [et leurs mères] n'approchèrent pas de la Bourse. Chaque sou que je gagnerais, pouvaient-elles se dire, mon mari le prendrait et en disposerait selon sa sagesse » (Woolf, Malraux,)[60]. Ici, elle s'attaque contre le système capitaliste qui exclut les femmes de la puissance économique de moyen qui est similaire à leur exclusion du monde littéraire. Woolf démontre comment l'écriture peut fournir l'inclusion des femmes dans ce système limitant.

Mais Cixous exige l'inverse. Elle veut que les femmes se révoltent contre le système capitaliste d'exclusion avec leur écriture, en leur demandant explicitement de ne pas y joindre. Premièrement, comme Woolf mais en termes plus forts, elle dénonce le système capitaliste patriarcal qui restreint l'écriture des femmes :

> « Écris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'édition sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre nous et sur notre dos; ni toi-même. Les vrais textes de femmes, des textes avec des sexes de femmes, ça ne leur fait pas plaisir; ça leur fait peur » (Cixous, 40).

Ici, Cixous souligne les moyens réels dans lesquels l'écriture des femmes est limitée par les grandes structures sociales ('imbécile machine capitaliste') et également au niveau des affaires

individuelles (‘les maisons d’édition’). Il y a aussi la connexion à l’autre argument de Cixous où elle constate que le patriarcat opprime les femmes à cause de leur peur : d’être castré comme elles, de ce qui est inconnu de leur corps, de perdre leur supériorité sur elles. Deuxièmement, par opposition directe à Woolf, elle exige que l’écriture des femmes transcende l’argent et le capitalisme, qu’elle voit comme des composants problématiques du patriarcat : elle dit que l’écriture des femmes « va répandre, sans dollars or ou noir, sur le monde, des valeurs non cotées qui changeront les règles du vieux jeu » (45). Elle ne veut pas que les femmes gagnent de l’argent de leur écriture. À la place, elle les exige de détruire le système économique courant qui les opprime, une perspective qui est bien sûr plus révolutionnaire que celle de Woolf. Et même si son argument ici est plus théorique que ceux du féminisme courant, elle utilise l’écriture ici pour exiger une révolution contre les mêmes systèmes contre lesquels les féministes politiquement engagés s’attaquaient. En fait, Cixous était en conversation dans son argument avec les féministes marxistes qui émergeaient dans les années 1960 en France qui questionnaient l’idéologie bourgeoise inhérente au capitalisme[61]. Pendant cette ère aussi, il y avait une croyance croissante que l’art devrait se séparer de bénéfice et qu’il pourrait avoir un impact sur le changement social, ce qui donne du contexte à la position radicale de Cixous envers le capitalisme, et qui démontre les moyens dans lesquels Cixous a engagé dans la politique féministe de son temps (Conley 9-11)[62].

La position révolutionnaire de Cixous ici appelle les femmes à ‘détruire’ le système oppressif et d’en recréer un nouveau dans lequel elles seront positionnées comme sujet. Elle écrit, « C’est pourquoi, comme il n’y a pas de lieu d’où poser un discours, mais un sol millé-naire et aride à fendre, ce que je dis a au moins deux faces et deux visées : détruire, casser; prévoir l’imprévu, projeter » (Cixous, 37). Le ‘sol aride’ fait référence au corps pas encore construit de l’écriture féminine qui, selon elle, va détruire les systèmes vieux qui marginalisent les femmes et

qui va en ‘projeter’ un nouveau. Cixous imagine une « femme-sujet universelle, qui doit faire advenir les femmes à leur(s) sens et leur histoire » (Cixous, 38), donc à côté de cette révolution contre le capitalisme, il y en aura une contre le discours dominant qui marginalise les femmes également. De plus, en même temps qu’elle voulait centrer la puissance économique sur les femmes également que sur les hommes, Cixous exige de centrer les œuvres littéraires sur elles aussi.

Voici une différence entre les écrivaines, car Cixous a appelé les femmes à s’écrire, à écrire de leurs propres vies et expériences. Cependant, Woolf, en parlant d’une autre raison pour laquelle elle veut que les femmes gagnent de l’argent pour leur travail, révèle une différence idéologique. Elle écrit,

> « J’espère que, d’une façon ou d’une autre, vous avez en votre possession assez d’argent pour voyager et pour vivre dans l’oisiveté, pour contempler l’avenir et le passé du monde [...] Car je ne vous confine nullement dans le roman [...] écririez des livres de voyages et d’aventures, de recherches et d’érudition, d’histoire et de biographie, de critique et de philosophie et de science » (Woolf, Malraux, 100)[63].

Woolf ne voulait pas seulement que les femmes gagnent de l’argent pour participer dans l’économie du patriarcat, mais elle voulait aussi qu’elles gagnent assez pour voyager et faire des recherches. En d’autres termes, elle voulait que les femmes pénètrent dans les domaines intellectuels précédemment dominés par les hommes ; l’histoire, les sciences, etc. —et qu’elles y assument leur place. Donc elle voulait l’égalité par l’inclusion des femmes dans ces domaines déjà en existence, pas la révolution contre eux.

Cette idée de l’inclusion est une distinction importante avec ces écrivaines. Plusieurs féministes de chaque époque voulaient inclure les femmes sur la base de leur égalité avec les

hommes. Quoique Woolf ait soutenu la différence sexuelle, sa perspective était similairement inclusive car elle voulait que les femmes utilisent l'argent et l'écriture pour entrer dans le système existant. Cependant, Cixous a exigé non pas l'inclusion dans ce système biaisé, mais à la place un nouveau système qui positionnera les femmes au centre. Sa perspective était explicitement contraire à l'argument de Woolf dans ce moyen parce qu'elle voulait que les femmes écrivent de la perspective féminine, qu'elles centrent les femmes dans leurs œuvres (pas les sujets déjà traités par les hommes), et qu'elles inventent une nouvelle manière d'écrire qui transcende le discours masculin (et le capitalisme). Mais même avec ces différences idéologiques entre elles, les deux écrivaines ont utilisé la capacité économique de l'écriture pour exiger de gros changements dans la manière que les femmes s'engagent au système capitaliste patriarcale, de manière que ressemble aux luttes dominantes du mouvement féministe de la deuxième vague qui se croisait avec le marxisme et qui questionnait le programme bourgeois.

Écriture Féminine comme Révolution

Là où Woolf veut que les femmes utilisent l'écriture pour achever du pouvoir dans le patriarcat, Cixous leur demande de créer un nouveau type d'écriture qui le réformera. Cependant, quoi qu'elle ne prenne pas une position tellement révolutionnaire que celle de Cixous, dans plusieurs parties de son texte, Woolf anticipe son idée que le discours standard est masculin et que les écrivaines se sentent souvent obligées de 'imiter le mâle,' pour reprendre les mots de Beauvoir. Les deux écrivaines affirment que les femmes ne devraient pas s'anonymiser dans le discours dominant et qu'elles apportent de la valeur à l'écriture et à la société en générale en partageant leurs propres perspectives dans leurs propres voix.

Cixous continue sa discussion de la différence sexuelle en argumentant pour ce qu'elle appelle l'écriture féminine, un nouveau type d'écriture qui, selon elle, défera les structures oppressives qui limitent les femmes dans l'écriture et dans le monde en gros. Voici un exemple de comment elle en parle : « Il faut qu'elle s'écrive parce que c'est l'invention d'une écriture *neuve, insurgée* qui, dans le moment venu de sa libération, lui permettra d'effectuer les ruptures et les transformations indispensables dans son histoire » (Cixous, 43-4). Elle voit une révolution qui sera réalisée par l'écriture des femmes, mais, comme certains ont critiqué, il est parfois peu clair ce qu'elle veut dire de cela et comment cela se passera. Comme Cixous dit elle-même,

> « Impossible de définir une pratique féminine de l'écriture, d'une impossibilité qui se maintiendra car on ne pourra jamais théoriser cette pratique, l'enfermer, la coder, ce qui ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Mais elle excédera toujours le discours que régit le système phallocentrique; elle a et aura lieu ailleurs que dans les territoires subordonnés à la domination philosophique théorique. Elle ne se laissera penser que par les sujets casseurs des automatismes, les coureurs de bords qu'aucune autorité ne subjugue jamais » (Cixous, 51).

Bien que Cixous ne nous offre pas de définition claire de ce qui est exactement dit par l'écriture féminine, nous pouvons voir que c'est la culmination de tous les arguments majeurs de son texte : cela va renverser les mythes phallocentriques que la société utilise pour justifier l'oppression des femmes ; elle va transcender la sous-estimation patriarcale du raisonnement masculin ; et elle va permettre aux femmes, 'les coureurs de bords,' de démanteler et refaire les structures qui les limitent de manière intellectuelle, économique, sexuelle, et physique. Quand elle dit que l'on ne pourra jamais 'théoriser, 'enfermer,' ou 'coder' cette pratique, c'est lié à sa critique de l'obsession masculine du raisonnement pour tout dominer (souvenons-nous de 'savoir 'comment ça marche'

afin de ‘faire marcher’’). Elle développe cette idée en constatant que cette écriture ne tombera pas à la ‘domination philosophique théorique,’ ce qui est intéressant en considérant que l’argument de Cixous est considéré universellement comme trop théorique, mais cela renforce l’idée que l’écriture féminine prendra lieu dans la réalité, dans les expériences vécues des femmes, et donc elle sera imperméable à cette domination théorique. Cixous positionne les femmes (‘les sujets casseurs’) comme capables de défaire cette structure de domination, et elle souligne la capacité révolutionnaire de l’écriture pour la renverser. Les ‘automatismes’ font référence aux luttes féministes dont elle parle pendant ce texte : la séparation des femmes de leurs propres corps et sexualité ; l’anti-narcissisme ; et le phallogocentrisme. Et donc les femmes malentendues, isolées, et dominées ‘qu’aucune autorité ne subjugue jamais’ illustrent comment l’écriture devient un espace pour la révolution contre les normes patriarcales qui règnent les systèmes de valeur des travaux intellectuels, des corps, et des sexualités. Pour Cixous en fait, étant ‘les coureurs de bords’ devient une source de puissance plutôt que d’oppression– les sujets marginalisés sont peut-être plus libérés que les sujets inclus parce qu’ils ne sont pas sous l’autorité de la société en gros. Cela se lie à son idée que les femmes ont besoin de l’égalité comme propre groupe plutôt que par l’inclusion anonyme dans le système existant ; elles sont plus fortes (‘aucune autorité ne subjugue jamais’) quand elles sont des ‘coureurs de bords’ qui utilisent l’écriture féminine pour la révolution.

Une Phrase avec une Place pour Moi

Il y a quelques dimensions dans la discussion de comment Woolf et Cixous traitent les idées majeures dans l’idéologie de l’écriture féminine. Premièrement, comment ces écrivaines problématisent la réalité que la plupart de l’écriture n’a jamais centré les femmes comme sujets ;

puis comment chaque écrivaine souligne le problème des femmes qui essaient d'écrire comme les hommes en copiant leur style ; et finalement l'analyse de la langue dans laquelle les deux écrivaines argumentent que la langue ne peut pas servir aux besoins des femmes.

Cixous attire l'attention sur le fait que le modèle courant de l'écriture, qui est dominé par les hommes, ne positionne pas les femmes comme sujet. Par exemple, elle dénonce l'écriture des hommes pour sa caractérisation injuste des femmes : cette écriture « qui soit occulte la femme, soit reproduit les repré-sentations classiques de la femme (sensible-intuitive-rêveuse, etc.) » (Cixous, 43). Woolf, de sa manière sardonique, souligne les œuvres dans lesquelles il s'agit des femmes, mais elle critique le fait que cela vient toujours des hommes peu-qualifiés à écrire d'elles :

> « Avez-vous quelque idée du nombre de livres consacrés aux femmes dans le courant d'une année ? Avez-vous quelque idée du nombre de ces livres qui sont écrits par des hommes ? [...] le sexe–c'est-à-dire les femmes–intéresse aussi d'agréables essayistes, des romanciers aux doigts légers, des jeunes gens qui ont leurs diplômes de maîtres ès arts, des hommes qui n'ont aucun grade universitaire, des hommes que rien ne semble qualifier en apparence pour parler des femmes, sinon qu'ils n'en sont pas » (Woolf, Malraux, 26)[64].

Voici une critique du manque de vraie représentation des femmes dans la littérature. Cela nous rappelle la demande de Cixous pour que les femmes écrivent des femmes, l'idée majeure d'écriture féminine qui nécessite que les femmes écrivent de leurs propres expériences. C'est aussi une introduction à l'idée que l'écriture est un outil qui sert de médiateur à notre perception de la vie—les femmes sont aussi marginalisées dans les œuvres écrites qu'elles sont dans la société patriarcale. Alors l'écriture féminine parle des expériences des femmes en particulier de manière qui les centre dans un nouveau discours, à la place de les inclure dans la littérature ou dans la société comme des objets d'attention traités par les hommes et dans le discours des hommes.

La deuxième dimension de cette exploration d'écriture féminine se concerne avec un problème que les deux écrivaines reconnaissent et qui, selon Cixous, peut être résolu grâce à l'écriture féminine : les femmes qui veulent écrire se sentent forcées à adopter le style des hommes, à copier leurs voix pour joindre la conversation courante. Cixous dénonce « l'immense majorité [des écrivaines] dont la facture ne se distingue en rien de l'écriture masculine » (Cixous, 43) parce que, au contraire de Beauvoir, Cixous ne se contente pas de laisser les femmes à 'imiter' les hommes ; elle veut qu'elles utilisent leurs voix authentiques pour créer le changement social. Cixous soutient la différence sexuelle dans l'écriture pour donner plus de pouvoir aux femmes plutôt que de forcer leurs capacités intellectuelles et leurs manières de l'expression de soi à se conformer à la perspective hégémonique masculine. Woolf soulève le même point, en applaudissant les femmes pour ne pas se conformer aux styles classiquement masculins :

> « Quel génie, quelle probité il leur aurait fallu, en présence de toutes les critiques, au milieu de cette société purement patriarcale, pour s'en tenir fortement à leur propre point de vue, à la chose telle qu'elles la voyaient, sans battre en retraite. Seule Jane Austen eut ce génie et cette probité et aussi Emily Brontë. C'est là une nouvelle plume, peut-être la plus belle de leur chapeau. Elles écrivaient comme écrivent les femmes et non comme écrivent les hommes » (Woolf, Malraux, 70)[65].

Ici, Woolf attire l'attention sur le fait que ces écrivaines auraient dû se confronter à la critique sociale pour ne pas écrire comme les hommes, ce qui souligne que l'écriture était toujours un acte marqué masculin, non pas seulement en termes d'accès, mais aussi en termes de style et forme. Et comme Cixous, elle divergeait idéologiquement de ses contemporains à cause de ce soutien à la différence sexuelle. Le féminisme courant de son époque a appelé les femmes à apprendre l'importance et la valeur des perspectives et buts des hommes pour qu'elles puissent les achever[66].

En développant son opinion sur la différence sexuelle, le féminisme de Woolf commence à ressembler à celui de Cixous à cause de son essentialisme. Par exemple, elle écrit,

> « Il serait infiniment regrettable que les femmes écrivissent comme des hommes ou vécussent comme des hommes, car si deux sexes sont tout à fait insuffisants quand on songe à l'étendue et à la diversité du monde, comment nous en tirerions-nous avec un seul ? L'éducation ne devrait-elle pas faire ressortir et fortifier les différences plutôt que les ressemblances ? » (Woolf, Malraux, 82)[67].

Elle voit le manque de perspective féminine cachée sous le discours masculin comme une perte de connaissance et diversité qui doit être minimisée par l'éducation et le traitement des femmes par la société. Remarquez la connexion implicite ici entre comment les hommes et les femmes écrivent et comment ils et elles 'vivent ;' cette idée, bien qu'elle soit certainement basée dans la littérature, agrandit sa signifiance aux plus grandes questions de la représentation, expression, style de vie, et engagement au monde des femmes. Ceci marque une fois de plus où ces écrivaines utilisent le modèle de l'écriture pour demander de plus grandes questions sur la politique qui se concerne avec l'inclusion grâce à la différence.

Pour une perspective plus théorique de cette question, Cixous enquête sur les moyens dans lesquels la langue elle-même présente des preuves de la préférence patriarcale, et donc une fonction de l'écriture féminine est d'interroger la langue pour souligner ses qualités oppressives aux femmes et pour altérer le discours 'standard' des hommes pour répondre aux besoins des femmes. Cixous écrit, « la femme a toujours fonctionné 'dans' le discours de l'homme, [...] il est temps qu'elle disloque ce 'dans,' qu'elle l'explose, le retourne et s'en saisisse, qu'elle le fasse sien, le comprenant, le prenant dans sa bouche à elle, que de ses dents à elle elle lui morde la langue, qu'elle s'invente une langue pour lui rentrer dedans » (Cixous, 57-8). Remarquez la connexion

inhérente qu'elle renforce ici entre le corps (la bouche) et l'écriture ; elle attire l'attention sur les moyens physiques et corporels dans lesquels la langue est créée. Woolf parle aussi du manque d'espace pour les femmes dans le discours standard quand elle parle de la 'prose naturelle' des grands romanciers de son époque. Elle écrit qu'il « n'existait aucune phrase courante dont elle pût faire usage. [...] C'était une phrase qui n'était pas destinée à ce qu'une femme s'en servît » (Woolf, Malraux, 72)[68]. Woolf, comme Cixous, postule que le style ou le discours standard de la société est marqué masculin, ce qui est semblable à l'argument de Beauvoir que les normes de la société sont et ont été créées autours de la masculinité et ne peut pas centrer ou servir aux femmes. Là où Cixous dit que 'la femme a toujours fonctionné 'dans' le discours de l'homme,' Woolf constate que la prose naturelle de la société 'n'était pas destinée à ce qu'une femme s'en servît.' Les deux montrent comment l'usage accepté de la langue peut perpétuer les barrières qui limitent non pas seulement l'écriture des femmes, mais aussi leur capacité à s'exprimer sans contraintes du patriarcat parce qu'elles doivent utiliser un discours qui n'était pas dessiné pour elles ou destiné pour leur usage. Et ainsi le problème se pose car la langue est médiatrice de l'expérience vécue et l'outil le plus fort pour l'expression de soi, mais ces écrivaines argumentent que c'est impossible pour les femmes de s'en servir de moyen qui ne reflète pas la préférence patriarcale ou qui les dissimule comme des sujets 'non-hommes.' Cixous veut renverser cette structure en appelant les femmes à la rejeter et la remplacer avec un nouveau discours qui est centré sur les femmes et l'expérience féminine.

Cixous développe encore plus cette idée de la phrase masculine et de la capacité révolutionnaire de l'écriture. Elle écrit, « je soutiens, sans équivoque, qu'il y a des écritures marquées [...] l'écriture est la possibilité même du changement, l'espace d'où peut s'élancer une pensée subversive, le mouvement avant-coureur d'une transformation des structures sociales et

culturelles » (Cixous, 43-4). Voici un moment où elle révèle la nature politique de son argument vers l'écriture et comment elle est en conversation avec les mouvements féministes engagés ; elle positionne l'écriture comme outil sous-estimé pour la transformation radicale 'des structures sociales et culturelles.' Cependant elle parle également de la nature oppressive de l'écriture marquée et elle positionne cela comme la vraie raison pour laquelle les femmes n'ont jamais pu prendre la parole. Le problème n'est plus sur l'argent, l'intellect, l'acceptation sociale, ou la confiance en soi pour pouvoir écrire— à la place, il se concerne avec le fait que les femmes n'ont jamais eu la chance d'écrire parce qu'elles sont exclues immédiatement de l'écriture par la langue qu'elle utilise. C'est cette préférence pour la masculinité qui réduit les femmes au silence et qui, si elle serait renversée, peut fournir la révolution de la parole qui transformera d'autres inégalités de la société : l'aliénation des femmes de leurs propre corps et sexualité, la méfiance non informée des femmes, et la supériorité présumée des hommes. Et donc nous voyons ici comment Cixous lie quelque chose de tellement distante d'activisme féministe comme l'écriture à l'avancement des femmes ; l'écriture devient un espace pour le travail radical féministe.

Cependant, comme nous avons montré, sa concentration sur la langue comme espace pour la révolution féministe (plutôt que les sujets plus pratiques et visibles), lui a mené à la critique par les féministes pragmatiques, qui préféraient voir le travail sur les conditions réelles des femmes « plutôt que sur la langue et ses effets différés » (Jacobus, Barreca, 67)[69]. Néanmoins, cette approche féministe très théorique vers la langue n'était pas inédite dans son ère, où les féministes commençaient d'interroger les préjugés linguistiques dans la langue d'une perspective beaucoup plus fonctionnelle. Elles ont déconstruit la structure symbolique du patriarcat parce que et ont pensé que « La langue ne doit pas être considérée comme un simple système de noms et d'étiquettes, mais comme le moyen par lequel le sens et la valeur sont exprimés » (Sherry, 84)[70].

Cixous entrait dans une conversation déjà en marche par les féministes françaises qui remettaient en question la misogynie dans la langue française. Voici une distinction sociolinguistique entre ces écrivaines, et la raison pour laquelle Cixous, en parlant de l'écriture et de la langue comme Woolf, se focalise beaucoup plus qu'elle sur l'écriture marquée et centre son argument sur l'écriture féminine. Là où Woolf a écrit en Anglais, Cixous a dû gérer les implications patriarcales de la langue française, qui inclut et exige la spécification de genre dans presque tous les contextes et positionne le masculin comme le standard (remarquez la règle très commune, 'le masculin l'emporte sur le féminin'). Dans la langue elle-même, les hommes et le genre masculin qui les représente sont plus centrés et valorisés que les femmes et le genre féminin, ce qui devient l'argument central du texte de Cixous quand elle traite des questions plus larges sur l'écriture et les préjugés sociaux contre les femmes. Dans une langue où il faut toujours spécifier le genre des sujets, pourquoi faut-il également cacher les sujets féminins sous couvert du genre standard masculin ? Et si tout le monde doit utiliser la même langue, pourquoi est-elle une langue qui tient la perspective masculine pour acquis ? Ce sont des questions que les féministes francophones ont dû considérer plus intimement que leurs contemporaines anglophones (et donc quand Woolf parle de la phrase masculine, elle en parle en termes de style ou diction, pas la langue elle-même). Et donc Cixous n'est pas seule parmi les féministes françaises en considérant de telles questions ; « le défi que les théoriciennes féministes ont lancé [était] à la structure conceptuelle du patriarcat, un mode masculin de perception et d'organisation du monde, une vision masculine encodée dans des siècles d'apprentissage, de sorte qu'elle semble naturelle et inévitable » (Sherry, 84)[71]. En développant ces idées pour en parler en termes des femmes et de l'écriture, le travail de Cixous avec l'écriture féminine était sur le renversement de cette structure dans laquelle la langue apportait forcément une vue patriarcale du monde.

Cixous et Woolf explorent les moyens réels dans lesquels les femmes ont été réduites au silence à cause de la perspective hégémonique masculine qui est appliquée à l'écriture. Elles en parlent en problématisant la réalité que l'histoire de l'écriture n'a jamais centré sur les femmes comme sujets ; en soulignant la pression que les femmes sentent d'adopter le style littéraire des hommes pour être incluses dans la conversation globale ; et en analysant la capacité de la langue elle-même de servir aux voix des femmes sans évidence du patriarcat. Ces écrivaines montrent comment l'acceptation de la différence sexuelle, surtout dans l'usage de la langue, peut transformer l'écriture des femmes en outil puissant pour la révolution féministe contre les structures capitalistes patriarcales qui fonctionnent contre l'indépendance économique des femmes, et comment l'écriture marquée féminine peut permettre aux femmes de s'exprimer de manière qui force leurs voix authentiques à être entendues et incluses (plutôt que d'être perdues comme individuelles sous la voix hégémonique masculine) et qui les laisse partager leurs expériences pour transformer la société patriarcale en une société plus équitable. Ce sont ces deux dernières idées qui se liaient le plus avec le mouvement contemporain d'aujourd'hui, l'écriture inclusive.

Conclusion

Dans leurs textes, ces écrivaines se focalisent sur l'écriture et l'usage de la langue comme des espaces de l'oppression historique des femmes, mais en même temps, elles démontrent la capacité révolutionnaire de l'écriture si les femmes prennent la parole pour entrer dans les conversations globales et pour partager leurs expériences vécues dans leurs propres voix.

Comme nous avons vu, ces écrivaines utilisent l'écriture pour étendre la discussion féministe pour inclure des considérations des vies des femmes—ce qui sont moins matérielles mais qui ont toujours de vrais effets sur le bien-être des femmes et sur leur statut social. Car les femmes

sont dépêchées d'ajouter des contributions significatives à la conversation globale, ces écrivaines montrent que les femmes sont également dépêchées d'achever les objectifs plus larges du féminisme courant, comme le bonheur et l'épanouissement. À l'envers, elles montrent comment une société qui ne veut pas entendre les perspectives des femmes serait susceptible aux désinformations et malentendus d'elles, qui ont comme résultat des problèmes vécus du vrai monde par les femmes : la honte sexuelle, la répression de la sexualité et la créativité des femmes, et l'incapacité de se satisfaire. Ces écrivaines montrent comment l'écriture a été un espace de l'oppression féminine incontestée qui fonctionne contre les mêmes buts des féministes pragmatiques, et comment l'usage stratégique de l'écriture peut la transformer en outil puissant qui devrait être adopté par toute activiste.

Dans leurs arguments contre la supériorité masculine, elles utilisent la différence sexuelle pour donner de valeur aux moyens uniques dans lesquels les femmes pensent et parlent, en contredisant la tendance patriarcale à, soit les anonymiser sous le standard hégémonique masculin, soit sous-estimer le travail intellectuel des femmes. En appliquant l'analyse féministe aux théories et structures misogynes qui ont informé plusieurs des stéréotypes populaires de leurs époques, comme le penisneid, l'infériorité féminine, et le phallogocentrisme, ces écrivaines subvertissent des mentalités rétrogrades qui oppriment les femmes intellectuellement et socialement, en exigeant la reconnaissance de leur absence de l'écriture comme symptôme de leur position dans un patriarcat qui n'était jamais fait pour évaluer ou encourager leurs liberté d'expression.

Ces écrivaines parlent aussi de comment la société adaptera pour mieux servir les femmes une fois qu'elles entrent dans l'écriture. Là où Woolf, informée par sa position dans la première vague du mouvement féministe, voit l'écriture comme moyen pour les femmes à entrer dans et participer à une économie dominée par les hommes, Cixous voit l'écriture *féminine* comme moyen

pour les femmes à transcender les systèmes capitalistes qui servent le patriarcat et à perturber leur oppression littéraire et économique. Ces écrivaines se tournent aussi vers l'oppression d'exclusion inhérente à la langue elle-même pour subvertir la standardisation du discours masculin et donner de l'espace et de la valeur à celui des femmes. Elles voient la langue comme une médiatrice de l'expérience vécue et elles problématisent la réalité qu'il est impossible pour les femmes de prendre la parole sans évidence de l'oppression patriarcale. Cixous, avec l'écriture féminine, appelle les femmes à rejeter le discours du standard et le remplacer avec un nouveau discours qui est centré sur les femmes et l'expérience féminine.

Et donc ces écrivaines, de plusieurs manières, démontrent la capacité révolutionnaire féministe de l'écriture pour fournir des changements sociaux qui améliorent les vies des femmes, en les apportant de l'épanouissement personnel et sexuel, en subvertissant les mythes et les désinformations qui mènent à leur oppression, et en les permettant de défaire la centralisation problématique sur les hommes dans le discours populaire et la langue pour recentraliser l'estime et l'attention sur les femmes et leur propre discours anti-oppressif. Comme nous pouvons voir, même si les idéologies bien théoriques et littéraires de ces écrivaines ont été rejetées comme indifférentes aux problèmes féministes plus courants de leurs époques, elles ont démontré comment l'écriture peut fonctionner comme moyen de parler des mêmes structures d'oppression dans la société contre lesquelles les féministes pragmatiques aussi ont combattu. Également, ces écrivaines ont montré comment l'écriture peut devenir un outil sous-utilisé mais bien puissant contre plusieurs des mêmes problèmes que le féminisme plus courant a traités, et donc elles ont ajouté aux conversations engagées politiquement en étendant les buts et les outils qui devraient être inclus.

Ce Féminisme Aujourd'hui

Quoique ce féminisme littéraire présente tellement de raisons pour lesquelles l'écriture peut servir aux buts féministes réels, il existe des raisons en dehors de ces textes qui révèle l'efficacité politique de ces idéologies : ce qui a évolué après leurs publications, qui montre l'influence de ces textes sur le mouvement féministe d'aujourd'hui. Ce féminisme littéraire a préparé le terrain pour l'écriture inclusive, un développement dans le féminisme courant qui utilise la langue et la théorie pour exiger l'inclusion des femmes et de leurs voix dans la sphère sociale, en développant les idéologies qui sont apparues originalement chez Woolf et Cixous. En concluant cette mémoire, je vais considérer les moyens dans lesquels ces écrivaines ont anticipé et permet ce mouvement d'apparaître et je vais montrer comment ce féminisme littéraire, qui a été une fois rejeté comme « trop 'délicate' pour être engagé politiquement, » a en fait établi les idéologies dans lesquelles ce mouvement politique révolutionnaire est ancré.

L'écriture inclusive est un mouvement qui a développé pendant les années 2000 à 2010 pour assurer l'égalité entre les genres dans la langue française de plusieurs niveaux. Il consiste à féminiser les noms de métiers, à ajouter des options non-binaires ou vraiment neutres (plutôt qu'à utiliser le masculin comme le neutre), et à inclure les femmes dans les mots qu'on utilise plutôt qu'à suggérer leur inclusion sous les pronoms masculins. C'est ce dernier qui a le plus à faire avec les arguments de ces écrivaines. Il y a un cadre de pratiques qui étaient introduites pour garantir l'inclusion des femmes dans le monde et dans le langage qui le représente. Par exemple, il est encouragé d'utiliser des formules englobantes ou épicènes ('la population française' à la place des 'français,' ou 'les élèves de lycée' à la place des 'lycéens') ; la double flexion quand on s'adresse à un groupe mixte ('toutes et tous') ; et le point ou le point médian pour représenter les deux formes de genre ('écrivain·e' ou 'écrivain.e')[72]. Comme avec chaque grand changement social, ce

mouvement a déclenché une discussion animée chez ceux et celles qui ne voient pas la signification de cette adaptation. Dans ce cas, il y a toujours des critiques contre la centralisation sur la langue car l'opposition pense, tout comme avec les textes de ces écrivaines, qu'il y a de plus grands problèmes à traiter et que la langue est un domaine de peu importance dans l'activisme. Mais ce mouvement, à cause des moyens très pratiques dans lesquels il peut être déployé, et à cause de la colère croissante parmi les féministes envers la structure patriarcale de la langue française, a vu des soutiens de niveau social et gouvernemental. Bien que les altérations de la langue (comme avec les points médians) aient vu de la résistance par les corps gouvernementaux comme le ministère de l'Éducation Nationale, la féminisation des noms de métiers a commencé à se propager, ce que les partisans et les partisanes de l'écriture inclusive voient comme le début de son acceptation plus large. De plus, il y a encore une abondance de soutiens politique pour ce mouvement parmi les féministes[73].

Raphaël Haddad, auteur du manuel, *L'écriture inclusive, et si on s'y mettait*, a dit dans une entrevue que l'écriture inclusive se fonde sur « la nécessité d'inclure la féminisation dans l'écriture, » en constatant qu'elle a l'autorité sur « la manière dont les unes et les uns se positionnent dans le champ social » (Haddad)[74]. Comme Cixous, il voit une signifiance sociale dans les positions linguistiques que les femmes assument et que cette centralité linguistique (ou pas) peut fournir des effets sur le statut social des sujets que sont représentés par ce système. Il continue à dire, « Ce nouvel usage d'un signe de ponctuation permet de s'affranchir du masculin considéré comme neutre et de la 'règle' syntaxique qui prévoit que le masculin l'emporte sur le féminin, comme si le masculin était la norme et le féminin une exception » (Haddad). Comme Cixous et plus tôt, Beauvoir, ont remarqué, la société et sa langue présente une préférence pour le masculin qui décentralise les femmes et donc nous pouvons voir un lien entre l'écriture inclusive

et l'écriture féminine de Cixous parce que les deux veulent réformer la langue pour inclure les femmes comme des égales, plutôt qu'une entité séparée ou une sous-catégorie cachée sous l'hégémonie du standard masculin. De cette façon aussi, l'écriture inclusive affirme la différence sexuelle comme Woolf et Cixous parce qu'elle exige l'inclusion explicite des femmes comme leur propre groupe plutôt que de les forcer de présumer leur inclusion dans le discours masculin.

De plus, ce mouvement montre qu'il y a une inquiétude croissante aux vrais problèmes dans quelque chose d'aussi abstrait que la langue, et que la langue peut avoir des effets sur les conditions matérielles des femmes, bien que certaines ne voient pas cette signifiance. Dans leur communication publique sur l'écriture inclusive, Le Haut Conseil à l'Égalité entre les Hommes et les Femmes[75] a énuméré les raisons pour lesquelles la langue devrait évoluer selon lui, en citant que ce langage inégale limite les rôles, situations, et « possibilités d'être et d'agir » pour les femmes sous-représentées. Cette communication affirme que « une hiérarchisation des statuts et des fonctions de chaque sexe [est] au détriment des femmes » car « ces représentations auxquelles les citoyen.ne.s sont constamment exposé.e.s renforcent les stéréotypes de sexe et les inégalités entre les femmes et les hommes » (5-6). Quoi qu'il n'y ait pas encore d'évidence solide pour prouver cette idée, cela montre l'acceptation croissante des idéologies théorisées par Cixous et même Woolf dans leur féminisme littéraire émergent. Par exemple, quand Cixous parle du phallogocentrisme dans la société et dans la langue, nous avons vu qu'elle identifie la décentralisation des femmes dans la société comme la raison de leur insignifiance littéraire et intellectuelle— elles sont coincées par la médiocrité qui est attendue d'elles car la société n'estime que l'expression ou l'écriture des hommes. Avec l'écriture inclusive, cela expose une nouvelle dimension à cette décentralisation car elle ne se limite pas au niveau de discours ou de valeur sociale donnée à l'écriture marquée masculine, mais à celui de la langue elle-même pour exclure

les femmes ; dans le choix du genre des sujets qui seront adressés, l'écriture standard ne s'adresse qu'aux hommes et Le Haut Conseil à l'Égalité voit la capacité oppressive réelle de cette inégalité. Aussi, cela reflète les idées de Cixous que la langue agit comme médiatrice de notre perception du monde et de notre expérience vécue ; les représentations biaisées peuvent altérer nos perceptions. Cette idée était anticipée par Cixous quand elle a créé le lien entre la vie et l'art, entre le corps et l'écriture. Dans son texte, comme nous avons vu, l'accès à l'écriture, et la représentation que la langue offre aux sujets, affectent leur capacité d'achever l'épanouissement, de s'exprimer, d'utiliser la langue, et de se révolter avec la langue. Car Cixous est consciente de la puissance inhérente à la langue, son argument sur l'écriture féminine cherche à permettre aux femmes de se positionner comme sujet et aussi comme groupe unique représenté (à la place d'être inclus sous le standard masculin et à l'anonymat). L'écriture inclusive cherche aussi à donner de l'espace aux femmes dans la société écrite et à les inclure de manière explicite.

Et donc le féminisme littéraire de ces écrivaines a changé les moyens dans lesquels le féminisme d'aujourd'hui comprend la puissance de la langue comme médiatrice de notre perception du monde et des ses habitants et habitantes. En utilisant la différence sexuelle, ces écrivaines politicisent l'inclusion dans un patriarcat sans l'obscurité, et démontrent comment l'acceptation de la différence peut mener à plus d'égalité car la suppression des différences permet au système oppressif de se perpétuer sans changer, est de rester sous l'apparence d'une inclusion qui en réalité n'est que superficielle et qui exige la conformité à l'hégémonie. Ces écrivaines affirment la capacité révolutionnaire de l'écriture et étendent la conversation féministe pour profiter de cette capacité sous-utilisée, de manière très engagée avec les luttes féministes de leurs époques et qui ont influencé celles d'aujourd'hui.

Notes

[1] *Traduction utilisée :* Woolf, Virginia, and Clara Malraux. *Une Chambre à Soi*. Denoël, 2010.

[2] Cixous, Hélène. Le Rire de La Méduse. L'Arc Revue, 1975.

[3] Toril Moi. *Sexual/Textual Politics : Feminist Literary Theory*. Routledge, 1995.

[4] "The distance posited here between the political and the poetic is surely one that feminist criticism has consistently sought to undo" (Moi, 123-4)

[5] Bray, Abigail. *Hélène Cixous : Writing and Sexual Difference*. Basingstoke, Hampshire ; New York, Palgrave Macmillan, 2004.

[6] Penrod, Lynn Kettler. "Écriture Féminine: Writing and Life." Hélène Cixous, Twayne Publishers, 1996, pp. 1-13. Twayne's World Authors Series 860

[7] "It is not insignificant that both Woolf and Cixous have been read as aesthetes, priestesses of exquisite sensibility who remain aloof from the hard realities of the everyday. For many of Woolf's critics, her writing is too delicate, too mannered, lacking the muscular strength of a more politically engaged writing" (Bray, 109)

[8] Caine, Barbara. *English Feminism, 1780-1980*. OUP Oxford, 1997.

[9] "while certainly addressing questions about education, employment, and the general impoverishment of women, she [Woolf] was equally concerned with questions about women's place in cultural production and literary traditions [...] In so far as it offers any kind of programme A Room of One's Own sets up a framework for women's studies rather than involving immediate legislative or social reform" (Caine, 209-10)

[10] See endnote 6.

[11] Verena Andermatt Conley, Hélène Cixous: Writing the Feminine (Lincoln and London: University of Nebraska Press, 1984)

[12] Ellen Bayuk Rosenman. *A Room of One's Own: Women Writers and the Politics of Creativity*. Macmillan Reference USA, 1995.

[13] *Ma traduction :* "a strong sense of injustice along with a lack of experience in– and perhaps a certain discomfort with– direct political action"

[14] Oliver, Kelly. *French Feminism Reader*. Rowman & Littlefield Publishers, 2000.

[15] "Cixous has refused to call herself a feminist because this term specifically designates a reformist political tendency to which she stands opposed: where feminists demand equality, she deems it necessary to affirm sexual difference" (Oliver, 254-45)

[16] "Certainly Woolf was what is called a social or cultural feminist: she was especially interested in how a woman's particular social place gave rise to distinctively female values and sensibilities. The term "social feminist" is generally distinguished from "political feminist," which refers to someone who argues for women's empowerment on the basis of their identity with men. Woolf clearly believed that women were men's equals, but she also consistently privileged women's *difference* from men in her fiction and nonfiction" (Rosenman, 35)

[17] Conley, 1984 ; Moi, 1995 ; Rosenman, 1995 ; Caine, 1997 ; Bray, 2004

[18] Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. 1929. Edited by David Bradshaw and Stuart Clark, Wiley Blackwell, 2015.

[19] *Ma traduction :* " [They] attacked conventional marriage, demanding the right for women to have control over their own bodies and lives. The importance of birth control and of voluntary motherhood, the need for an equal moral standard [...] as well as the need for divorce law reform, were all discussed"

[20] *Ma traduction :* "unpaid and paid labor, domestic violence, and sexual exploitation"

[21] *Ma traduction :* "a proper provision of child care and for a rethinking of the assumption that child-care responsibilities were automatically those of the mother"

[22] *Ma traduction :* "the economic independence of a married woman was [...] imperative if women were to be able to develop their humanity to the full"

[23] *Ma traduction :* "Until 1870—only 12 years before Woolf was born— a married woman did not have the right to retain either her own wages or inherited property; all of her material possessions belonged to her husband"

[24] *Traduit :* "Why was one sex so prosperous and the other so poor? What effect has poverty on fiction? What conditions are necessary for the creation of works of art?"

[25] *Traduit :* “Making a fortune and bearing thirteen children – no human being could stand it”

[26] *Traduit :* “in the first place, to earn money was impossible for [women], and in the second, had it been possible, the law denied them the right to possess what money they earned”

[27] *Traduit* : “a woman must have money and a room of her own if she is to write”

[28] *Traduit* : “I need not flatter any man; he has nothing to give me”

[29] Bard, Christine. *Les Femmes Dans La Société Française Au 20e Siècle*. Armand Colin, 2003.

[30] *Ma traduction* : “inadequate maternal care produced delinquency,” “for children and society at large”

[31] Simone De Beauvoir. *Le Deuxième Sexe. I, Les Faits et Les Mythes*. Gallimard, 2015.

[32] Sinard, Alisonne (2017-01-20). “La naissance du MLF: ‘Il y a encore plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme’”. France Culture. Retrieved 2018-06-02.

[33] *Ma traduction :* “The question of women’s loneliness and isolation was particularly an issue”

[34] “That woman, then, who was born with a gift of poetry in the sixteenth century, was an unhappy woman, a woman at strife against herself. All the conditions of her life, all her own instincts, were hostile to the state of mind which is needed to set free whatever is in the brain” (Woolf, 38)

[35] Une clarification : quand Woolf parle d’une femme ‘douée pour la poésie,’ cela semble insinuer qu’elle ne s’adresse qu’aux femmes brillantes dans son argument. En fait, il y d’autres moments dans le texte où il devient claire qu’elle inclut toute femme dans son appel à l’action. Par exemple, comme nous allons voir plus tard, elle implore toute femme qui lisent son texte, « Gagnez cinq cents livres par an avec votre cerveau » (Woolf, Malraux, 62). Quand Woolf utilise ces femmes hypothétiques qui sont tellement douées, ce n’est pas qu’elle ne s’adresse qu’aux elles, mais qu’elle les utilise comme des cas extrêmes pour mieux illustrer son argument.

[36] “Who shall measure the heat and violence of the poet’s heart when caught and tangled in a woman’s body? – killed herself one winter's night” (Woolf, 35-6)

[37] *Ma traduction : “*a deep sense of seeking a connection between ‘life’ and ‘art’ haunt all Cixousian texts”

[38] “those solitary great ladies who wrote without audience or criticism, for their own delight alone” (Woolf, 47)

[39] “The book has somehow to be adapted to the body, and to venture one would say that woman's books should be shorter, more concentrated, than those of men, and framed so that they do not need long hours of steady and uninterrupted work” (Woolf, 78)

[40] “chastity may be a fetish invented by certain societies for unknown reasons [...] It was the relic of the sense of chastity that dictated anonymity to women even so late as the nineteenth century.” (Woolf, 37)

[41] Regardez l’anglais pour l’original. Malraux le traduit comme ‘tabou.’

[42] “For it is a perennial puzzle why no woman wrote a word of that extraordinary literature when every other man, it seemed, was capable of song or sonnet” (Woolf, 31)

[43] “No opinion has been expressed, you may say, upon the comparative merits of the sexes even as writers. That was done purposely, because, even if the time had come for such a valuation – and it is far more important at the moment to know how much money women had and how many rooms than to theorise about their capacities” (76)

[44] “in the first place, to earn money was impossible for [women], and in the second, had it been possible, the law denied them the right to possess what money they earned” (17)

[45] “‘Wife-beating’, I read, ‘was a recognised right of man, and was practiced without shame by high as well as low. . . . Similarly,’ the historian goes on, ‘the daughter who refused to marry the gentleman of her parents’ choice was liable to be locked up, beaten and flung about the room, without any shock being inflicted on public opinion” (30-1)

[46] “Possibly when the professor insisted a little too emphatically upon the inferiority of women, he was concerned not with their inferiority, but with his own superiority.” (Woolf, 26)

[47] “Hence the enormous importance to a patriarch who has to conquer, who has to rule, of feeling that great numbers of people, half the human race indeed, are by nature inferior to himself. It must indeed be one of the chief sources of his power” (34)

[48] “there was an enormous body of masculine opinion to the effect that nothing could be expected of women intellectually. [...] There would always have been that assertion – you cannot do this, you are incapable of doing that – to protest against, to overcome” (Woolf, 40)

[49] *Ma traduction :* “This, in turn, led some to argue that the lack of representation of women in the higher reaches of the professions, the civil service, and the government was a result of women not properly ‘pulling their weight’”

[50] *Ma traduction :* "many discussions arguing that women lacked the drive or capacity to succeed in careers and professions"

[51] "But it is obvious that the values of women differ very often from the values which have been made by the other sex; naturally, this is so. Yet it is the masculine values that prevail" (54)

[52] "Fiction must stick to facts, and the truer the facts the better the fiction – so we are told." (12)

[53] "If truth is not to be found on the shelves of the British Museum, where [...] is truth? Thus provided, thus confident and enquiring, I set out in the pursuit of truth." (19)

[54] *Ma Traduction :* "the right of women to control their own bodies is as important as the right to vote"

[55] "Of the two – the vote and the money – the money, I own, seemed infinitely the more important" (Woolf, 28)

[56] "a woman must have money and a room of her own if she is to write fiction" (Woolf, 3)

[57] "Earn five hundred a year by your wits" (49)

[58] "we burst out in scorn at the reprehensible poverty of our sex. What had our mothers been doing then that they had no wealth to leave us? Powdering their noses? Looking in at shop windows? Flaunting in the sun at Monte Carlo?" (16)

[59] "Money dignifies what is frivolous if unpaid for" (48)

[60] "it would have been her husband's property – a thought which, perhaps, may have had its share in keeping [women] and [their] mothers off the Stock Exchange. Every penny I earn, they may have said, will be taken from me and disposed of according to my husband's wisdom" (17)

[61] "In the 1960s, a new brand of Marxism and psychoanalysis converge in France, and it might be said, are welded. The couple serve to question once again bourgeois ideology" (Conley, 9)

[62] "Cixous is marked by her own generation and her French context that separates art from profit and marketability, on the one hand, and that believes, on the other, in the importance of art for social change" (Conley, 11)

[63] "I hope that you will possess yourselves of money enough to travel and to idle, to contemplate [...] For I am by no means confining you to fiction. [...] write books of travel and adventure, and research and scholarship, and history and biography, and criticism and philosophy and science" (79)

[64] "Have you any notion how many books are written about women in the course of one year? Have you any notion how many are written by men? Are you aware that you are, perhaps, the most discussed animal in the universe? [...] sex – woman, that is to say – also attracts agreeable essayists, light fingered novelists, young men who have taken the M.A. degree; men who have taken no degree; men who have no apparent qualification save that they are not women" (20)

[65] "What genius, what integrity it must have required in face of all that criticism, in the midst of that purely patriarchal society, to hold fast to the thing as they saw it without shrinking. Only Jane Austen did it and Emily Bronte. It is another feather, perhaps the finest, in their caps. *They wrote as women write, not as men write." (55)*

[66] "In England [...] many of those who sought to bring women into the Labour Movement wanted to educate them to the importance of masculine views and male goals and to show how they could help to attain them" (Caine, 153)

[67] "It would be a thousand pities if women wrote like men, or lived like men, or looked like men, for if two sexes are quite inadequate, considering the vastness and variety of the world, how should we manage with one only? Ought not education to bring out and fortify the differences rather than the similarities?" (64)

[68] "Perhaps the first thing she would find, setting pen to paper, was that there was no common sentence ready for her use. All the great novelists [...] have written a natural prose [...] They have based it on the sentence that was current at the time. [...] That is a man's sentence [...] It was a sentence that was unsuited for a woman's use." (56)

[69] Jacobus, Lee A., and Regina Barreca. *Hélène Cixous : Critical Impressions*, Taylor & Francis Group, 1999.

[70] Ma traduction : "Language was not to be considered a mere system of names and labels, but the means through which meaning and value are expressed"

[71] Ma traduction : "It meant rather the challenge which feminist theorists addressed to the conceptual structure of patriarchy, a masculine mode of perceiving and organizing the world, a male view encoded in centuries of learning so that it appears natural and inevitable"

[72] H, Camille. "Recommandations Pour Une Écriture Inclusive et Accessible." *Légothèque*, 7 Nov. 2017, legothequeabf.wordpress.com/2017/11/07/recommandations-pour-une-ecriture-inclusive-et-accessible/. Accessed 13 Apr. 2023.

[73]"Fight to Feminise French Language Enters New Round." *France 24*, 8 May 2021, www.france24.com/en/europe/20210508-fight-to-feminise-french-language-racks-up-losses-and-gains-in-latest-round.

[74] "L'écriture Inclusive Pour En Finir Avec l'Invisibilité Des Femmes Dans La Langue Française." *TV5MONDE*, 17 Feb. 2017, information.tv5monde.com/terriennes/l-invisibilite-des-femmes-dans-la-langue-francaise-154753. Accessed 11 Apr. 2023.

[75] "Pour Une Communication Publique sans Stéréotype de Sexe Guide Pratique." Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2016.